

BELGIQUE - BELGIE
P.P. - P.B.
LIEGE X
9/3306



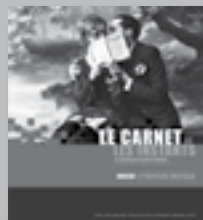
LE CARNET et LES INSTANTS

LETTRES BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

Trimestriel. N° 187, du 1^{er} juillet au 30 septembre 2015.

DOSSIER LITTÉRATURE ÉROTIQUE

En couverture : carte postale érotique 1920



	01	ÉDITORIAL par Nausicaa Dewez
		MAGAZINE
		DOSSIER : LITTÉRATURE ÉROTIQUE
		Le texte de l'érotisme 03
		Poésie et érotisme : une poétique du sexe 13
		Auteurs érotiques ? 21
		Érotisme et neuvième art 27
		Un fonds érotique à Berchem-Sainte-Agathe 36
		Sexualité et érotisme en littérature de jeunesse 38
		Rencontre avec Nadine Monfils 44
		Portrait : Caroline Lamarche 47
		Christine Aventin et Éliisa Brune, entretien croisé 50
	54	BRÈVES
le-carnet-et-les-instants.net		BIBLIOGRAPHIE
le-carnet-et-les-instants.net		RECENSIONS

Le Carnet et les Instants est aussi sur internet :
le-carnet-et-les-instants.net

Le mois d'avril a mis le monde des Lettres et du livre belges en ébullition. En cause : la tabelle. Dénoncée depuis longtemps par tous les professionnels ou presque, elle a cette fois été fustigée par septante écrivains, cosignataires d'une tribune dans *La Libre Belgique*. L'affaire est ensuite devenue virale, web oblige : plusieurs sites *qui comptent* dans le domaine du livre se sont fait l'écho des protestataires, jetant par la même occasion une lumière crue sur les ressorts d'un mécanisme qui engendre la majoration du prix de nombreux livres en Belgique ; une pétition reprenant le texte de la tribune a, elle, enregistré des milliers de signatures. L'ampleur de la mobilisation témoigne de la profondeur de l'exaspération des acteurs de la chaîne du livre et des lecteurs face à une taxe imposée par deux distributeurs qui, sous le couvert de justifications qui prêtent à sourire à l'heure du grand marché européen (couverture des frais de douane et des coûts liés aux fluctuations du change entre francs français et francs belges), asphyxient encore plus les libraires soumis à une rude concurrence *amazonienne*, exonérée quant à elle de cette tabelle.

Si la pétition lancée ce printemps est venue opportunément attirer l'attention du grand public et relancer un combat contre une majoration inique du prix du livre, elle souligne aussi, en creux, deux caractéristiques essentielles du livre en Belgique francophone. Tout d'abord, la part de lion que se taille toujours l'édition française dans les librairies belges : si la suppression de la tabelle est un enjeu à ce point crucial, c'est bien parce que la majorité des livres vendus en Fédération Wallonie-Bruxelles sont édités en France. Même à l'heure de ce que Jean-Marie Klinkenberg a nommé la « phase dialectique » des relations entre les Lettres belges francophones et la France, le *lutétiotropisme* demeure une réalité incontournable.

Par ailleurs, l'émoi autour de la tabelle rappelle aussi que par-delà l'image d'Épinal du libraire de quartier chez qui l'on se rend pour ses bons conseils, ses choix avisés et le contact direct avec l'objet-livre, la survie de la librairie indépendante implique également – d'abord ? – que les libraires puissent proposer les livres à des prix aussi attractifs que leurs concurrents.

Quant aux ouvrages dont il sera question dans ce nouveau numéro thématique du *Carnet*, ils sont de ceux qu'on ne trouvait jadis pas sur les tables des libraires, mais qu'on achetait clandestinement, avant de les lire dans le secret et, selon l'heureuse expression de Rousseau, « d'une seule main ». C'est en effet à l'érotisme dans nos Lettres que la revue consacre son 187^e numéro. Romanciers, bédéistes, poètes, auteurs pour la jeunesse, essayistes : nombreux sont les auteurs dont l'œuvre est traversée par la question du corps désirant – qu'elle soit ou non au centre de leur travail, d'ailleurs. Les littératures d'aujourd'hui semblent inviter Éros bien au-delà des sphères traditionnelles de la pornographie, voire de la littérature érotique. Rehaussé par la participation de plusieurs écrivains, ce *Carnet* vous convie à une balade à la découverte de quelques œuvres exemplatives des chemins multiples que se fraie l'érotisme dans nos littératures d'aujourd'hui. Une invitation à (re)lire certains textes sous un angle nouveau.

DOSSIER LITTÉRATURE ÉROTIQUE



LE TEXTE DE L'ÉROTISME

JEANNINE PAQUE

Il est peut-être difficile de caractériser rapidement la place de l'érotisme dans la littérature d'aujourd'hui. Soit la thématique est plus largement répandue qu'autrefois et l'exhibition plus franche, voire forcée. Certain(e)s auteur(e)s qui n'étaient pas du tout dans ce registre y sont passé(e)s, comme s'il le fallait : phénomène de mode, influence du cinéma où le spectacle du sexuel est devenu si machinal qu'il ennuie... Soit à l'inverse cette constatation que d'autres opéreraient un retour à la discrétion, non par pudeur ou moralisme, mais pour le pur plaisir de l'écriture et des jeux qu'elle permet, dès lors qu'on s'engage dans la voie de la suggestion et du non-explicite qui en dit tellement. « L'érotisme attire par ce qu'il cache », écrivait Jean Claude Bologne dans son *Histoire de la pudeur*.

Déjà en 2010, *Le Carnet et les Instants* avait publié un dossier sous le titre « Dire l'érotisme : une pratique rare et exquise » (n° 161). Voici qu'il m'est échu d'introduire le présent numéro, dévolu tout entier cette fois, à la même thématique. S'agit-il d'actualiser le relevé que je faisais alors, abandonner ce qui n'offre plus d'intérêt aujourd'hui, poursuivre ce qui a perduré ? Considérer avec un regard neuf les auteurs et les textes auxquels je me référais ? Ce serait répétitif, fastidieux. Et pourtant il serait injuste de ne plus mentionner un aspect de la création qui n'a cessé de se développer encore chez certains, comme Jean-Philippe Toussaint, par exemple, poursuivant son ensemble romanesque autour de Marie... Alors que la même préoccupation a pu se diluer ou se perdre, chez d'autres, comme François Weyergans qui n'a guère publié depuis lors. Ou se modifier, chez d'autres encore, comme Caroline Lamarche, de manière délibérée et revendiquée bien haut (voir son « Portrait » ci-après). Enfin, il serait peu correct de ne pas mentionner au moins le souvenir et la persistance d'exemples majeurs, comme celui de Nougé, figure incomparable et centrale dans tout catalogue érotique. Mais je souhaiterais revenir sur ce premier relevé pour signaler l'un ou l'autre texte qui n'avait pas paru ou qui m'avait échappé à l'époque. « Dire l'érotisme », une pratique qui n'est peut-être pas aussi rare qu'on pourrait le croire mais que je veux croire encore exquise.



Il y a de l'*érotisme* dans beaucoup de livres sans pour autant qu'on puisse les qualifier d'*érotiques*, parce que l'*érotisme* n'est pas leur unique propos. Je ne vais plus chercher à définir ce *dire* mais laisser parler les auteurs eux-mêmes. Qu'ils s'expriment par la voix d'un narrateur qui les relaie en *je* ou au travers de personnages dont ils jouent, ne sont-ils pas toujours sujets de ce qu'ils écrivent, quoi qu'on en ait dit ? Il y aurait lieu aussi de s'interroger sur le cas du lecteur ou de l'amateur en la matière. Si les critiques ne s'enthousiasment plus que pour des œuvres extrêmes, par leur audace, certes, mais surtout par leur facture, ils dénoncent en revanche la banalité, le caractère cliché des situations et surtout du ton qui ne bouscule guère les conventions sociales ou stylistiques. L'érotisme serait répétitif, monotone, devenu *bourgeois* pour tout dire.

Faut-il en rire ou en pleurer ? À vous de voir au cours de cette balade parmi des extraits de textes qui me paraissent dotés de signification et d'originalité.

J'avais d'entrée de jeu retenu François Weyergans, à cause du comique irrésistible de certains passages de ses livres qui échappent au sérieux bien réel, par l'humour. Je lui dois cette question particulièrement drôle, « Y a-t-il un érotisme belge ? », prélude à un épisode de *Franz et François* qui fait encore ployer de rire les étudiants francophones qui découvrent la littérature de ce pays. Son dernier roman *Royal Romance*, une nouvelle fois centré sur le personnage d'un écrivain, Daniel Flamm, reprend, à côté de nombreuses « scènes de

cul », la même manière de mettre la chose à distance par l'humour et même la poésie.

« Pourquoi ne pas profiter d'un moment où j'étais un peu connu au Québec pour écrire un livre de voyage tous frais payés ? [...] J'imaginai un récit dans le genre nonchalant des écrivains anglais du XVIII^e siècle, de Fielding et de Sterne, [...] que ne connaissent sûrement pas les dirigeants de Canadien Pacifique.

La perspective de longues nuits avec Justine dans ces admirables vieux hôtels, de petits déjeuners pris en commun, de salles de bain partagées, de découvertes de restaurants, sans compter les couchettes première classe du train, me donnait une grande envie d'écrire et m'enthousiasmait. Je pris des notes pour un argumentaire : "Histoire d'un couple qui fait ce long voyage..." » (*Royal Romance*, 70-71)

Sachant que Justine prononce le mot « porno » avec une telle délicatesse, « comme si elle prononçait porto ou pruneaux » et contrairement au langage *franco* d'aujourd'hui, il continue à dire « verge », comme les médecins de son enfance, plutôt que « bite ».

On sait que la tétralogie de Jean-Philippe Toussaint, *Marie Madeleine Marguerite de Montalte*, a pour objet la séparation douloureuse et qui n'en finit pas entre Marie et le narrateur. Plus romanesque qu'une histoire d'amour cette histoire d'une rupture peut être plus émouvante et révéler davantage un fort potentiel érotique. Ne pas arriver à rompre

rend selon l'auteur l'amour et le sexe graves. « Les scènes de sexe, autant que celles de mort, font la force des livres », a-t-il déclaré dans une interview. L'extrait de *Nue*, quatrième volume de l'ensemble, se situe tout à la fin du roman, une scène intime sur fond de catastrophe – un incendie, une mort, un enterrement, une ambiance de drame, et de froid... Marie, ce personnage à « disposition océanique », en harmonie avec l'univers et indifférente au reste, peut-elle admettre l'amour ?

« Elle me fit entrer, elle entra à ma suite et, sans allumer la lumière, elle se jeta sur moi pour m'embrasser, et je compris alors pourquoi elle avait tenu à m'entraîner dans cette pièce, parce que c'était ici, dans cette chambre, que nous avions fait l'amour l'été dernier, et les deux scènes se superposèrent alors dans mon esprit, je me trouvai à la fois dans le présent et dans le passé, dans les derniers jours du mois d'août, quand Marie m'avait rejoint dans la chambre au petit matin, et maintenant, vacillant dans les bras de Marie dans l'obscurité totale de cette chambre hermétiquement close dont la fenêtre était obstruée par un volet cloué. [...] Et, alors, toujours unis l'un à l'autre dans la chambre, serrés l'un contre l'autre, titubant, trébuchant contre les meubles, heurtant le barbecue, nous divaguâmes jusqu'au lit, sur lequel nous nous laissâmes tomber. Nous nous embrassions dans le noir, avec élan, avec détresse, avec confiance, avec amour, je sentais la fragilité de Marie dans mes bras, nous nous serions éperdument dans les bras l'un



Jean-Philippe Toussaint © Madeleine Santandrea

de l'autre, comme deux mois plus tôt dans ce même lit, joignant nos corps, unissant nos vies, égalisant nos âmes, pour apaiser nos tensions, pour libérer les angoisses qui nous oppressaient depuis si longtemps, les dissoudre, les faire disparaître, je lui passais les mains sur le visage, Marie m'avait pris la tête entre les mains et m'embrassait avec une intensité dont elle n'avait jamais fait preuve, je sentais sa langue dans ma bouche, sa langue douce, passionnée, fervente, abandonnée, d'abord fraîche, et, à mesure, légèrement salée, Marie qui pleurait dans mes bras, je ne voyais pas son visage dans l'obscurité, je ne le sus pas avec les yeux, qu'elle pleurait, je le sus avec la langue, je sentais ses larmes dans ma bouche. Tout était humide, aqueux, fluide, ses larmes et nos salives qui se mêlaient dans le noir. [...] elle m'embrassait toujours, renifflant légèrement, et happant ses larmes avec sa langue, pour les mêler à nos baisers, sans cesser de m'embrasser, ouvrant à peine la bouche, pour me dire, me murmurer, dans un souffle, dans l'étreinte, dans les baisers eux-mêmes, avec une sorte d'étonnement : « Mais, tu m'aimes, alors ? » » (*Nue*, 168-170)

Entre le rire et les pleurs, la frontière est tenue comme celle qui se trouble jusqu'à s'annihiler entre la douleur et le plaisir. Caroline Lamarche en a mieux que quiconque démontré, démonté jusqu'au détail, le dispositif, s'appliquant dans *La nuit l'après-midi* et surtout dans les *Carnets d'une soumise de province*, à décrire par le menu « l'action conjuguée de la

caresse et du supplice ». Oui, elle pleure, hurle même dans le clos d'une chambre qu'elle assimile à une cellule de fou ou à un tabernacle, mais la vision du couple, « dyade » authentique, va se superposer sublime à tout le reste.

« Vous et moi dans le miroir. Contre-plongée de rêve. Vous, rond et calme, étalé comme un ogre repu, moi, fine, en équerre, blottie contre votre ventre, reliée comme le bébé au placenta. Nos deux visages tournés vers le ciel qui est miroir en cet instant, voûte reflétant notre beauté, plus émouvante qu'aucun film, tableau, chorégraphie ou scène. Caméras jumelles de nos regards fixées sur nous, sur nos corps emboîtés, sur l'être unique que nous sommes devenus. Mon cri a suffi au miracle, à la constitution de la dyade, deux œufs dans une seule matrice, deux reliques dans un unique reliquaire, et les hibiscus de plastique pour garniture rituelle, une chasse de cabinet qui coule pour musique sacrée, la pluie d'orage pour baptême, dehors, là où le jardin n'en finit pas de se tordre, où les fenêtres vides attendent qu'on les traverse. » (*Carnets*, 120)

L'éros, c'est l'amour, la jouissance, le drame, la souffrance, la mort, le mal qu'on évite ou qu'on brave, par la parole, par l'écriture sans en craindre les résistances, les dangers.

« Le plaisir me prend, incroyablement fort et lent et détaillé, la séquence tournée au ralenti de l'écroulement des Twin Towers, sans les gravats ni les morts, sans la déclaration de



guerre, sans autre Axe du Mal que celui qu'on m'a désigné comme tel lorsque j'étais enfant, la Chair, ce Cloaque – pardon à ceux et celles qui le pensent, le souci que j'ai d'eux est immense, leur effroi, leur dégoût, leur honte me crucifient, pas un jour ne se passe sans que j'y pense, pas une ligne ne s'écrit sans que je me place sous leur regard soucieux de la bonne marche du monde, de l'ordre, de la paix, pas un mot ne se donne, pas un seul, hors de mon impuissance à être ce qu'ils veulent que je sois –, j'implose, mes jambes se ploient, je bascule lentement en arrière. » (*Carnets*, 50)

Chez Lamarche aujourd'hui, l'érotisme a migré, s'est glissé dans le paysage, se joue du sacrilège, comme dans *La barbière*, mais célèbre aussi un quotidien réinventé.

« J'apprends à faire le pain. J'apprends vite et j'invente. Je crée un pain par jour, en cela je surprends le boulanger sans doute. Mon pain est toujours neuf, toujours agrémenté de trouvailles, de graines que je récolte lors de mes périodes solitaires, de brins d'herbes odorantes, d'un peu de fiente, parfois, celle, noire et brillante, des oiseaux quand ils ont mangé trop de baies, je l'émiette, des rubis sobres dans la masse. Il dit que je ne le vendrai pas celui-là. Nous parions. Si je gagne, dis-je, vous me lècherez tout entière. Il rougit et tremble un peu. On dirait qu'il a froid. » (*Mina*, 74)

Si Caroline Lamarche frôle sans la toucher vraiment la matière réaliste et se tient à côté

de l'autobiographie, privilégiant le jeu avec l'imaginaire et la poésie, Nathalie Gassel se désigne sans équivoque, affronte durement sa réalité, cherche sans discontinuer à la définir au plus près et en fait le socle de sa réflexion existentielle et scripturale.

C'est peu de dire que le sexe habite ses écrits. Le désir sexuel est un vouloir vivre, même en dehors de tout objet précis, il permet de se dépasser mais aussi de dépasser l'autre. Il ne se conçoit donc pas d'aspiration à la jouissance qui ne se double d'une volonté de puissance, ni de désir qui ne vise à la possession totale, à la dévoration. En vertu de son appréhension athlétique de tout phénomène, elle compare la relation sexuelle à un combat fabuleux, à une célébration de la guerre sans ennemis. À l'écart de tout sentiment comme dans un projet passionnel, la violence et la douceur érotiques la traversent, lui imposent un enjeu élevé car elle aspire à la maîtrise de la jouissance, à « la volupté des hauteurs ». C'est ce besoin d'élévation et de lucidité dans le plaisir qui emporte son écriture qu'elle s'applique à modeler de sa force et de la mécanique de ses instincts. L'amour d'un corps et celui du texte vont de pair. Toute stratégie de séduction se double d'une extrême attention à la décrire.

« Je recentre tout sur le charnel. Il est évident que l'érotisme s'impose à moi. Un rendez-vous de soirée qui se prolonge la nuit. Des mois se sont écoulés, il s'est arrondi mais je peux le dire autrement, il a pris de la pulpe, et ça me met fort en appétit. Le pulpeux, c'est

une chair qui se donne, un volume qui s'accroît, il faut que ce soit harmonieux, esthétique, sans augmenter la dureté du corps. C'est une enveloppe douce, moelleuse, c'est onctueux. Il serait absurde d'être péjoratif, c'est la crème et elle me plaît, je la lècherais, y passerais la langue, ce n'est pas excessif, encombrant, c'est juste à point, parfait pour la dégustation. [...] Ce genre d'action me va, une drague directe, sans explication : juste obéir à ma sensation. » (*Ardeur et vacuité*, 42)

Gassel revisite les genres, à sa manière. Après cette drague d'un homme, ni gay ni hétéro, qui représenterait « l'éternel masculin », voici, pour illustrer la différence entre le pulpeux et le dur, Jessy.

« Je suis habitée par cette promesse de nos deux corps qui se connaîtront » : l'icône désirée devient réalité lors de la rencontre promise.

« Son corps est dur et chaud. Sa peau est épaisse et non sans rugosités, j'apprécie. Sa poitrine est compacte, ses pectoraux contractés et durs comme du béton en mouvement, ils forment des stries animées. La paume de ma main épouse la densité métallique de son épaule. Nous nous chevauchons. Nos clitoris émergent, se rencontrent, se raclent, ils sont gorgés, rougeoyants, les nervures en sont tendues. Son corps est lourd, il est plus grand que le mien, mais possède le même type de consistance, comme si nous nous dédoublions. Comme si chacune, nous nous découvriions un peu nous-mêmes, et connais-

sions alors ce que nous sommes dans les bras des autres. L'autre est une image de soi, soi est une image de l'autre ; sensation que je ne peux retrouver avec une femme au physique ordinaire. [...] J'étais appelée à tout énoncer, à commencer par le plus exclusif, il ne fallait pas reculer, j'étais utile pour sonder la part obscure et équivoque de nos vies. Confidente des non-dits, il me fallait naviguer dans les eaux profondes et communiquer ouvertement avec nos gouffres – parfois abruptement. » (*Ardeur et vacuité*, 67-69)

Le désir, l'approche, l'hésitation, la retenue, l'occasion ratée... il y a chez Stéphane Lambert la nécessité de se scruter, de s'interroger, de mettre son corps « à nu », en d'autres termes de s'analyser. L'attente est matière à réflexion qui précède et devance par l'imagination la lente description des états de transition.

« Seconde vertigineuse avant le premier baiser. Bord extrême de l'attente de l'autre. Vacillement contrôlé. Quelque chose s'est refermé autour de cet instant. Extrait devenu totalité. Toutes les guerres se figent dans la tension presque imperceptible des lèvres. Elles se sont rapprochées. Résistent l'une à l'autre, comme deux gladiateurs en position de combat, percevant la force haletante se dégageant du corps ennemi. Rémission. Et brusquement ça y est. Le contact. Ce qui était encore loin s'est complètement fondu dans le moment présent. L'avant s'est dissous

dans le moelleux de la bouche. Cet incident fait basculer l'histoire intime dans une ère nouvelle. Deux forces fusionnant en un seul noyau. Le désir de L. rejoint le mien, renforce l'intensité du baiser. Chacun voudrait entrer davantage en l'autre. S'immiscer dans la gorge. S'effacer dans l'enlèvement. Et pourtant aucune violence n'éclate. La rotation des langues semble rythmée par la moiteur des palais. Engluement délicieux. Issue. Quelque chose est advenu dès le premier regard. Dans la rue. » (*Mon corps mis à nu*, 109)

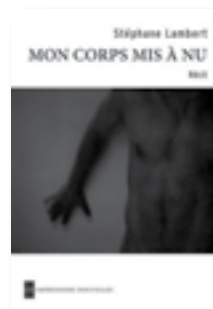
Indispensable double ou complément, l'autre, indéfini mais toujours deviné, pressenti est-il image ou réalité : la difficulté est de choisir. « Alors que j'écrivais ces pages, m'accompagnait une étrange image. Une carte posée à côté de mon ordinateur comme un guide incompréhensible. [...] Le corps de l'homme était tel qu'aurait pu le rêver mon désir. Et Dieu soit loué, il n'avait pas de visage. Allez savoir pourquoi l'érotisme était, dans cette position, si fort – j'avais pourtant toujours eu tant d'attrance pour la beauté d'un visage. Le corps redevenu anonyme avait-il enfin perdu son caractère menaçant ? Aucun espoir d'amour ne parasitait plus le désir – tout sentiment était inenvisageable sans visage. L'image était un puits dont on ne voyait pas le fond. Et surtout j'avais l'impression qu'à cet être sans nom, j'aurais pu tout donner – j'aurais pu n'être avec lui que mon corps délivré de la peur. » (*Mon corps mis à nu*, 120)

Après une visite aux Catacombes de Paris, où la file indienne des visiteurs favorise les quiproquos propices à la dérive dans l'imaginaire, le narrateur de *Paris Nécropole* se retrouve dans un autre souterrain, le métro, où le visage d'un homme l'interpelle, mais aussitôt l'illusion prend le dessus.

« Je baisse le regard. Sans réfléchir. Et je vois la main noire de l'homme regardé, à la nuque effleurée, aux traits livides, je vois sa main, ses doigts, enserrer fermement, empoigner la barre de soutien métallique, la saisir froidement comme un sexe chaud, et tout à coup c'était comme mon sexe que cette main inconnue empoignait fermement, et alors que le visage était toujours impassible, sans l'ombre d'une émotion, sans trace de désir, sa main empoignait mon sexe, dans l'imbroglio des corps rassemblés, nous étions réunis, liés, par la pression de sa main sur la barre métallique, froide et souillée... » (*Paris Nécropole*, 88-89)

Dans un premier roman qu'une réédition fait heureusement revivre, un enfant rêveur est confronté à la réalité d'une rencontre avec un pédophile.

« Charlot s'anéantit quand il voit Monsieur. Son amour le recouvre et sa personnalité s'efface. Charlot pense qu'il devrait parler. Mais quand Monsieur lui parle dans le creux de l'oreille, il oublie qui il est et il aime Monsieur. Oui, Charlot s'oublie dans ces moments-là. Il



ne s'affirme plus. Tout son moi se tait et il offre son corps. Monsieur le couvre de baisers. » (*Charlot aime Monsieur*, 38)

En 2010, j'avais oublié de citer Claire Huynen, alors qu'avait paru son texte *Une rencontre* qui mettait en scène une curieuse connivence entre le sexe et la passion de la relieuse, un métier qu'elle exerce avec une égale sensualité.

« Mes mains occupaient mon corps tout entier, affairées à recréer les livres. La relieuse me remplissait. Je n'avais de cesse de démonter, remonter ; débrouiller, recoudre ; déformer, former. Mes outils avaient l'exclusivité de mes caresses, ma presse occupait seule mes vertiges. Ébarber, massicotter, grecquer, endosser, encoller, rogner, couvrir, encarter étaient mes mots d'amour, mes suaves supplices, mes délices quotidiennes. » (*Une rencontre*, 26)

Un texte emblématique qui témoigne d'un traitement original et facétieux de l'érotisme. Si la rencontre avec un *autre*, un homme quelconque, est fortuite et décrite avec de vifs détails néanmoins banals, l'originalité réside ailleurs. Par exemple quand l'entreprise sexuelle et le travail du livre que pratique la narratrice vont se trouver intriqués, soit par l'imagination soit dans un épisode tout à fait réaliste où la « rencontre » bénéficie d'une sorte d'emphase grâce à l'effet de redoublement, voire plus, grâce au texte du livre alors sur le métier de la relieuse.



« Je ne savais que faire de mes doigts cloués à l'ouvrage. Peu à peu ne demeura de vous que le bruit. L'odeur aussi de l'air déplacé par le moindre de vos doigts, tournant une page, frôlant un livre, une étagère, un meuble. Je m'étais remise à la tâche, dans la précipitation de libérer mes doigts de leurs chaînes de soie. Mais le travail était grossier, les nœuds inégaux. *Maimaine. Son con. Très peu de poils, de la même teinte que ses cheveux ; les grandes lèvres formant deux bourrelets onctueux. Son odeur de varech, son odeur de filet à sardines. Le cœur, la fontaine de Tantale. La rose lasse et fripée. La fin des peines.* Ces lignes seules d'Hardellet méritaient la douceur de mes mains, la caresse des couleurs, l'arrondi de mes doigts. J'ai repris le travail avec recueillement. Presque avec culte. Humilité parfaite. Vous étiez absent. Seuls demeuraient de vous ce qui m'a toujours habitée : le bruit et l'odeur. » (*Une rencontre*, 70)

Huynen évoquera ailleurs des rituels érotiques « rénovés », dans un autre roman où elle démontre que vieillir et jouir est possible et drôle (*Série grise*, 2011). Thématique traitée sur un autre mode par Emmanuelle Pol dans *L'atelier de la chair*, qui mériterait un examen distinctif.

Il se dit partout qu'un amour réciproque lie le livre électronique et la littérature érotique. Bien qu'il se révèle que le roman érotique devienne un genre idéal pour l'*e-book* – un effet des *Fifty Shades of Grey*, la tentation de l'anonymat ou l'audace des timides ? –, je n'ai pas à ce jour de références à donner, d'exemples consul-

tables sur la toile, qu'on pourrait, comme au XVIII^e siècle et selon Crébillon ou Rousseau, lire d'une seule main. Je reste attachée à la matérialité du livre. C'est elle qui s'ouvre le mieux à la saison violente de l'érotique en écriture, qui en dispense la grâce. Une radicalité qui n'est guère séparable de la poésie, comme manière d'écrire, comme manière de vivre et de décrire.

Philosophe et poète (faut-il ou non inverser ces termes alors que fusionnent ces deux aspects de sa personnalité ?), Véronique Bergen écrit comme on caresse, renouvelle la rhétorique amoureuse et l'intime connivence de l'art et la passion.

« C'était toujours des yeux que sa fièvre montait ; elle faisait tanguer en moi les zones de mon enfance, bousculant mes fantômes en les menant à l'air libre, avide de débusquer toutes mes lignes de fond, de démonter mes horloges existentielles afin de saisir l'heure qu'elles tassaient.

En cet après-midi nimbé d'une lumière couleur miel, je me laissais conduire là où la bouche de Chloé m'emmenait. Algèbre en acte, trois variables tatouées au creux du cou ; acrobatie digitale ; le matin du monde, c'est la signature de Chloé sur mon corps lorsque l'amour, à l'équinoxe de lui-même, se tient dans l'axe du soleil. Tous les siècles respirant entre deux spasmes, Chloé faisait l'amour lieder de Strauss, faisait l'amour corrida des temps solaires et réveillait les déserts où dorment les parchemins des prophètes... » (*Fleuve de cendres*, 240-241)

Pour figurer le désir qui désoriente et le désordre amoureux qui réorganise le monde, elle en appelle à la grammaire de deux personnes, aux images les plus diverses, aux plus forts des symboles.

« C'est par la violence de son désir qu'elle débusquait les anfractuosités où je me réfugiais. La passion avait chez elle le tranchant des rayons que le soleil décoche en plein été. Dissipant le brouhaha du monde, exilant tout ce qui ébréçait l'extase, Chloé me clouait sur ses désirs, tranchait ma gorge de ses murmures, faisant monter en elle le jaguar, la cascade, le chant de Sappho, l'ardeur dévorante de l'amazone... Sa ferveur était impitoyable au sens où rien ne devait se dresser entre son éclosion et sa satisfaction. Je me laissais glisser dans les grands fonds qu'elle creusait en aveugle tandis qu'elle faisait de chaque baiser l'absolu dont dépendait le tout du monde, si bien qu'imperceptiblement je me retrouvais au centre de sa Genèse, cette Genèse où elle était Dieu, Adam, Ève, le serpent, la pomme... » (*Fleuve de cendres*, 160)

Lorsqu'elle s'inspire de vies réelles pour les fictionnaliser, elle détourne le genre romanesque vers un baroque inventif et engagé. Ainsi en va-t-il, parmi d'autres, des mémoires qu'elle attribue à Louis II de Bavière ou à Marilyn Monroe dont elle rapporte les confessions sauvages ou les délires.



« À l'unisson de mes désirs, la dernière livraison de domestiques ramenés par Hesselschwerdt tempère mon malaise. Lui seul peut écumer la Bavière et dénicher des spécimens mâles d'exception. Schneider et ses audaces de libertin, plus inventif que Casanova, Hiedl et sa violence indomptable qui déferle sans laisser une parcelle de ma chair indemne, Nagel et Gilliger aux courbes charmantes, aux proportions grecques régies par le nombre d'or [...] Combien de corps devrai-je étreindre pour retrouver le mien ? Entre l'humain et le divin, je suis écartelé. Auprès des morts, je monte la garde, veillant à ne pas les réveiller ni marcher sur leurs chevelures bleues. Ceux qui écrivent l'amour comme ils le prononcent ont bien de la chance. » (*Requiem pour le roi*, 201)

« Richard est au comble de la félicité car c'est aujourd'hui pleine lune, la dévoration du ciel nocturne par un astre prêt à accoucher, ma dévoration par un féminin qui prend possession de la moindre parcelle de ma chair. Jamais, je ne puis deviner en quel endroit de mon corps la femme va surgir d'autant plus qu'il n'est pas rare qu'elle jaillisse d'un endroit insignifiant, plante du pied ou sternum. Il n'y a pas à la débusquer, à la supplier de venir : elle fraie son chemin avec l'assurance des fleurs qui vont éclore, trouvant spontanément les pétales qui mettent ses formes en valeur, épousant la voix haut perchée qui fait défaillir le parterre de mes amants. » (*Requiem pour le roi*, 175)

Propos de développements lyriques sur le désir, l'appétit sexuel, les fantasmes, l'amour ou ce qui en tient lieu, ces textes peuvent aussi convoquer une arrière-fable sociale et politique.

« L'homme qui me plaque contre le mur relève ma robe, soulève mes jambes que j'accroche autour de sa taille. Je gazouille une sous-version de Marilyn dans le cirage. L'inconnu ramassé en face d'un drugstore ne veut pas de mes mots troués de champagne et de Nembutal. Il enfonce son poing dans ma bouche. Sa chevalière m'érafle les gencives, entaille ma mémoire. Génial qu'il me baise debout... En position verticale, mon corps émet des ondes sexuelles qui pou-poupidouent les vivants, les morts, les pas encore nés. L'étalon me besogne dru. Ses coups de queue m'arrachent des cris peroxydés qu'il étouffe sous une giclure de gifles. Mon regard vaporeux lance une supplique qu'il comprend au quart de tour. Il me décoche une pluie d'insultes, un clafoutis de crachats qui explosent dans ma bouche, ses mains végétélo-animales torturent mes tétons avant de claquer sur mes fesses. Ma faim sexuelle d'enfant abandonnée, il la tamponne uppercuts de boxeur fou. Au bout de son membre qui me défonce Hiroshima de la baise sauvage est logée une bombe à fragmentation déposée par les Studios Hollywood, par les Kennedy Brothers qui veulent ma peau. » (*Marilyn*, 42)

Comment se vivre en Marilyn, refuser sa naissance, combler l'absence de père, d'amour maternel, d'éducation, bourrer le vide vertigineux de l'existence ?

« Devant le miroir, je m'apostrophe à la troisième personne. Mes lèvres embrassent leur reflet, avalent une gorgée de champagne que je fais couler sur mes poils pubiens. Ma chevelure, ma toison se laissent docilement décolorer, mais pas mes angoisses vertes ni mes idées noires. Même ma voix blondit direction parc de l'enfance. Avec un timbre de gamine à la cloche fêlée, j'appelle Norma Jean, surveille son apparition dans le miroir. Je lui promets un beau scénario pour ce soir : Norma Jean remportant l'Oscar de la meilleure chienne d'Hollywood. Redonnant à boire à mon pubis, je rappelle à Norma le compliment d'Otto Preminger à la fin du tournage de *La Rivière sans retour*, "diriger Marilyn, c'est comme diriger Lassie ; il faut quatorze prises pour obtenir l'aboïement adéquat" [...] Mon ex-moi n'a pas intérêt à montrer son minois de fleur de détrit, je me mets à l'injurier... Tu ne mérites pas de séjourner sur la terre, tu voles l'oxygène des fleurs, des papillons. » (*Marilyn*, 47-48)

Pour demeurer « rare et exquise », la pratique de l'érotisme passe sans doute par le poème ou la marge, là où le se débride le signifiant. Il n'en faut pas davantage pour introduire quelques extraits des deux derniers ouvrages parus d'Eugène Savitzkaya qui charment sans qu'il soit besoin de commentaire.



« À califourchon
 ma princesse, à califourchon
 va le cavalier sur sa cavale
 une couille du côté droit
 une du côté gauche
 à califourchon sur le pelvien
 une jambe d'un côté l'autre de l'autre
 la cavalière et
 les lèvres au crin, aux poils
 au cuir, à la peau
 de paupière
 enfourchée la bite
 cofourchée la chatte
 à califourchon
 le pigeon sur sa pigeonne
 le matador
 sur sa mignonne
 cofourchons » (*À la Cyprine*, 63)

Et de déporter le regard, la sensation, le senti-
 ment : vers le sourire et l'air frais !

« Érotique canine
 Cassandre est en Cassandre, et ne peuvent se
 détacher.
 Et courent ainsi tantôt sur trois, six ou huit
 pattes,
 Mais la faim les tenaille et la douleur les
 aiguise et
 Se traîne dans les champs et les rues leur
 corps chaud
 Si chaud morfondu » (*À la Cyprine*, 43)

« Il en a vu baiser des oiseaux sur les
 branches des robiniers, des charmes, des

chênes et des bouleaux. Des corvidés, des
 pigeons voyageurs de long cours égarés
 parmi les ramiers, des mésanges, des tour-
 terelles. Ah, que c'est éphémère l'amour
 physique des tourterelles ! La femelle se
 pose la première sur une grosse branche
 près du tronc. Le mâle arrive et se pose
 sur une sorte de balancelle, un rameau très
 fin en anse de panier. Il salue sept fois, de
 sept courbettes, la tête entre les pattes. Et
 de sept roucoulements. Puis il rejoint la
 femelle sur la bonne branche bien solide et
 il et elle se joignent en se secouant, en agi-
 tant brièvement les ailes. » (*Fraudeur*, 158)

« Elle était drôle cette poule et bizarre à la
 fois. Elle ne se sauvait pas quand le fou jeune
 l'approchait, mais tournait sur elle-même
 comme une toupie et se couchait dans la
 poussière, ne tenait pas en place mais ne
 cherchait jamais à s'échapper, trop bonne ou
 trop folle, il ne l'a jamais su. Il fourrait ses
 mains sous ses ailes et elle les étirait complè-
 tement comme font les poules par forte cha-
 leur, puis ne les repliait pas et les traînait par
 terre dans l'herbe quand il la posait sur le sol.
 Il n'arrivait plus à s'en séparer. Il lui en aurait
 coûté un effort incroyable. [...] Il ne sait plus
 combien de jours a duré leur amour ni s'il fut
 sincère. » (*Fraudeur*, 163)

Faut-il être fou et jeune pour, comme le
 garçon d'Eugène, avancer vers son destin,
 « sans pouvoir éviter femme que le sexe
 encombre » ?

Que préférer de la fantaisie ou du sérieux ? Le
 choix n'est pas obligatoire, moins encore si on
 ose le hasard et qu'on laisse le charme subrep-
 tivement opérer.

Ouvrages dont proviennent les exemples cités :

- Véronique BERGEN, *Fleuve de cendres*,
 Paris, Denoël, 2008.
 Véronique BERGEN, *Requiem pour le roi. Mémoires
 de Louis II de Bavière*, Lormont,
 La Mulette, 2011.
 Véronique BERGEN, *Marilyn naissance
 année zéro*, Marseille, Al Dante, 2014.
 Nathalie GASSEL, *Ardeur et vacuité*,
 Liège, Le somnambule équivoque, 2011.
 Claire HUYNEN, *Une rencontre*, Paris,
 Le cherche midi éditeur, 2000.
 Caroline LAMARCHE, *Carnets d'une soumise
 de province*, Paris, Gallimard, 2004.
 Caroline LAMARCHE, *Mira*, Bruxelles,
 Les Impressions Nouvelles, 2013.
 Stéphane LAMBERT, *Mon corps mis à nu*, Bruxelles,
 Les Impressions Nouvelles, 2013.
 Stéphane LAMBERT, *Paris Nécropole*,
 Lausanne, L'Âge d'homme, 2014.
 Stéphane LAMBERT, *Charlot aime Monsieur*,
 Bruxelles, Espace Nord, 2015 [1997].
 Paul NOUGÉ, *Érotiques*, Bruxelles,
 Didier Devillers 1994 [1928-1953].
 Emmanuelle POL, *Atelier de la chair*,
 Le Bouscat, Finitude, 2011.
 Eugène SAVITZKAYA, *À la Cyprine*,
 Paris, Minit, 2015.
 Eugène SAVITZKAYA, *Fraudeur*, Paris,
 Minit, 2015.
 Jean-Philippe TOUSSAINT, *Nue*, Paris,
 Minit, 2013.
 François WEYERGANS, *Royal Romance*,
 Paris, Julliard, 2012.



UNE POÉTIQUE DU SEXE

CHRISTIAN LIBENS

« L'érotisme est la poésie
de la sexualité. »

Wolinski

L'excellente *Histoire de la pudeur* de Jean Claude Bologne l'a assez démontré : la pudeur est chose relative autant qu'évolutive, tout comme le beau ou le bien, ou comme l'émotion érotique. Et, en matière de relativisme et d'évolution, ces dernières décennies ont peut-être bien valeur de siècles.

Aujourd'hui, en ce début de troisième millénaire réputé libéré, *quid* de cet érotisme dit omniprésent ? Il est vrai qu'on peut gratuitement contempler en quelques clics de souris sur la planète web la représentation de pratiques sexuelles virtuellement permises à tous. Pourtant, au même instant, au même endroit, une jeune femme choisira de se couvrir les cheveux dans un geste de pudeur offert à son Dieu ou à son amoureux (parfois, hélas, par coercition religieuse ou familiale, mais c'est alors un tout autre débat). D'un côté, l'image d'un sexe offert ; de l'autre, le lobe révélé d'une oreille entrevue. Deux visions, deux imagos, deux émotions. Toutes deux nécessaires, sans doute. Depuis la nuit des temps, on sait bien qu'Éros flirte avec Thanatos ; et qu'après Blaise Pascal, c'est raison de répéter : « Qui veut faire l'ange fait la bête ». Mais laissons là le philosophe janséniste pour revenir à

la question centrale de notre petit dossier : qu'est-ce que la littérature érotique ?

Un heureux hasard me glisse sous les yeux le texte d'une conférence de Boris Vian, prononcée dans le Paris de la IV^e République finissante. Il destinait manifestement ses propos à un public mondain, *people* dirions-nous aujourd'hui. Ainsi, de calembours en bons mots et de citations d'auteurs en slogans hédonistes « maison », Boris s'amuse et joue un *bœuf* ; Vian amuse et se joue de son bel auditoire. Toutefois, s'il ne propose pas vraiment une définition du genre, l'auteur de *L'écume des jours* se prononce crânement sur *l'utilité d'une littérature érotique*. Mieux, le parolier du *Déserteur* y dénonce l'hypocrisie des censeurs civils comme religieux qui préfèrent encourager la guerre/le *djihad* (canalisant ainsi les ardeurs viriles vers la mort) que la paix (celle des corps après l'amour). Et l'auteur de *La java des bombes atomiques* de proclamer joyeusement : « Comment s'étonner que la forme actuelle du mouvement révolutionnaire soit la littérature érotique ? [...] Oui, les vrais propagandistes d'un ordre nouveau, les vrais apôtres de la révolution future, future et dialectique, comme de bien entendu, sont les auteurs dits licencieux. Lire des livres érotiques, les faire connaître, les écrire, c'est préparer le monde de demain et frayer la voie à la vraie révolution. » Mais voilà, « l'État interdit et traque les meilleurs échantillons du genre ». C'est pourquoi Vian préco-

nise comme action militante la mise à la disposition de tous, « dans une collection bon marché », des titres comme *Femmes*, « poèmes clandestins de Paul Verlaine », ou comme *Les exploits d'un jeune don Juan* d'Apollinaire. (On constatera que, sur ce point précis, Aphrodite a désormais comblé les attentes de Vian puisque ces chefs-d'œuvre sont aujourd'hui disponibles en poche Librio pour le prix d'un seul pain !) Et le romancier de *L'arrache-cœur* d'emboucher à nouveau sa trompette pour appeler les femmes à la lutte : « Comment se fait-il qu'il ne se trouve guère d'écrivain féminin qui cherche à venger ses sœurs des traitements assez rudes parfois auxquels les soumettent les auteurs masculins correspondants ? [...] à l'heure où nos chères compagnes ont enfin acquis le droit de vote, il est temps, je crois, qu'elles se libèrent également dans ce domaine. » (Sur ce point encore, c'est peu de dire que son encouragement « aux volontaires » a été parfaitement entendu ! Les héritières de Dominique Aury sont désormais largement majoritaires.) Mais alors, au-delà de la boutade de Boris Vian qui osa conclure qu'il est difficile de définir un genre littéraire qui n'existe pas, *quid* de l'érotisme en poésie, en littérature ? Proposons simplement une étiquette *a minima* dans le style : *la littérature érotique provoque chez son lecteur une émotion de nature sexuelle*. Et découvrons ci-après les dévoilements de poètes, hommes et femmes, qui se sont prêtés à l'exercice, au *jeu*...



Le travail de l'amour

Phénomène de mode dont certains *best-sellers* et *blockbusters* témoignent, la littérature érotique est sortie de l'ombre. Quant au *Web*, le meilleur y voisine avec le pire : nul sujet n'y est absent, y compris dans le domaine des psychopathologies dont Krafft-Ebing a dressé la nomenclature dans son célèbre *Psychopathia sexualis*. En tant qu'auteur et responsable de la collection « *erOtik* » au Taillis Pré, voici, entre poétique et érotique, une piste de réflexion sur le sujet. Gilles Deleuze précise dans *Logique du sens* : « il y a toujours un autre souffle dans le mien, une autre pensée dans la mienne, une autre possession dans ce que je possède, mille choses et mille êtres impliqués dans mes complications : toute vraie pensée est une agression. Il ne s'agit pas des influences que nous subissons, mais des insufflations, des fluctuations que nous sommes, avec lesquelles nous nous confondons. Que tout soit si "compliqué", que Je soit un autre, que quelque chose d'autre pense en nous dans une agression qui est celle de la pensée, dans une multiplication qui est celle des corps, dans une violence qui est celle du langage, c'est là le joyeux message. » Cette définition de l'identité et du sens suffit à écarter d'emblée tout quiproquo. Elle nous initie au domaine de l'énergie créatrice et de ses gouffres. Aux résonances du plein et du vide, de la caresse et de la violence, à la métamorphose dont se nourrit le cycle de la vie et de la mort. À l'absence d'un idéal à atteindre, d'un but où se résoudrait toute énigme. Dans *Génie*, Rimbaud décrivait cet appel souverain à embrasser l'infinie vitalité. Un kōan zen dit : « Si tu parviens au sommet de la montagne, continue de monter ». Érotique et poésie puisent aux mêmes sources créatrices : la recherche d'un point de fusion aussitôt dérobé dès qu'il est atteint, dont ne subsistent que les scintillations. Paul Éluard reconnaissait à Sade d'avoir « libéré l'imagination amoureuse de ses propres objets » ; Annie Le Brun, préfaçant un essai éclairant de Robert Desnos¹, écrit à son propos que s'éloignant du blason du cōps féminin et des actes divers de l'Éros triomphant, il « élabore aveuglément cette *présence transparente*, qui [...] semble correspondre à l'invention d'un *corps d'amour* où se rejoignent l'idée d'amour et l'image de l'être aimé avec leur puissance de métamorphose infinie mais toujours sur fonds d'abîme ». Le travail de l'amour, de l'érotique, comme celui de la poésie, n'est-il pas de toujours devancer l'improbable ? D'être cette *transaction secrète*, selon l'heureuse formulation du poète Jacques Ancet ?

Éric BROGNIET

¹ Robert DESNOS, *De l'érotisme*, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2013.



La tresse d'Érôs

Je suis Érôs, Érôs, le désir de l'échappée, moi dont Platon écrit dans le *Banquet* : « Érôs est philosophe ». Oui, Platon, le divin Platon. Et moi-même je le suis, divin, aujourd'hui plus que jamais en ces temps de la mort de Dieu, je suis le dieu qui reste, sans doute pas le seul mais j'en doute, trouvez m'en d'autres, en tout cas moi, je le suis, divin, même à défaut de dieu !

Quoi ? Il veut dire quoi ? Eh bien vous le savez, au moins vous le sentez : Érôs est entre, entre deux, toujours entre au moins deux, ni l'un ni l'autre, ni toi, ni moi, homme ou femme qu'importe, personne de défini, ouvert à l'indéfini, personne de fini, défaut et ressource, intermédiaire et générateur ! Et déjà très physique : le corps ouvert, à découvert, les sens en alerte ! Érôs joue des cinq sens, au moins, et de bien plus que cinq, pas oublier le sens du déséquilibre, ou le sens du non sens, tant d'autres... À tout le moins Érôs voit, entend, sent, goûte, touche, ah ça oui, touche. Rien de plus *entré* que le toucher, mais entré en ce sens-là veut bien dire entre, entre deux sans entrer, caresse ! Érôs touche des lèvres et touche à ce qu'il n'est pas, aux lèvres aux fentes aux bouches aux trous : touche à tout ce qui s'ouvre. Et même s'il entre, car Érôs est pénétrant, s'il est philosophe et tout autant s'il est amant, ou amante, poète évidemment, nul n'est sans langues, il n'en reste pas moins entre : c'est ça, Érôs, celui qui tresse les mots entre les corps séparés.

Roman impossible, poursuite et emportement, *L'Anna* – publié au Quartanier quelle force ce sanglier ! – n'est aucune figure saisissable, « le premier homme, la première femme, deux à jouir, le dos tourné, avec l'envie de recommencer, de crever le silence... », mais l'aventure des désirs. Et, poésie impossible, après et selon : *D'après la poésie d'amour* – publié à L'âne qui butine quelle chance ce diablotin ! – est écrit entre deux femmes comme deux genres de fiction, « Salut Érôs philosophique », « Salut Érôs poétique » : « Érôs s'engendre entre le manque et le passage, scindé bâtard errant... » Mais qu'ai-je écrit de l'une à l'autre, entre eux, à découvert ? La tresse d'Érôs met à nu « l'infini mortel », la passion acharnée des deux corps de langages, celle de couper et de nouer les tissus, de jouer de leurs fils : desserrer la détresse et serrer la tresse.

*Furet éperdu
gagne à chaque coup
la course du libre
à mort*

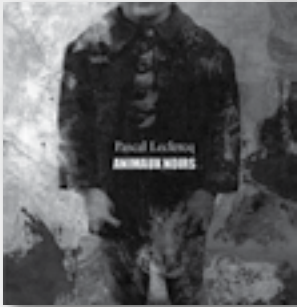
Éric CLEMENS



Inculte, je pense

La littérature érotique et a fortiori la poésie du genre sont à moi des terres peu connues, je pense. Jeune adolescent, j'avais trouvé dans la bibliothèque familiale puis lu en cachette Sade (*Justine*), la trilogie d'Henry Miller, en commençant bien sûr par *Sexus*, ainsi que les *Onze mille verges* d'Apollinaire. Et puis j'en suis resté là, poursuivant la lecture régulière de Sade davantage pour des questions littéraire et politique que pour le versant sexuel de l'œuvre. Je n'y connais donc rien. Quoique, à l'école, Juvénal, Martial, Ovide. À la maison Baudelaire ensuite Bataille, Cliff... Pareil pour toutes les autres formes d'art, d'ailleurs. Érotisme, pornographie ? Inculte, je pense. Les raisons ? Faut m'offrir une psychanalyse, appel à contributions. Puis se posent les questions : quel texte est érotique, quel texte ne l'est pas ? Le langage, quel que soit son objet, est-il érotique ? La mort, la souffrance le sont-elles ? Où se loge l'érotisme ? Pour toi c'est ici, pour moi c'est là. Enfin, il est vrai que mes grandes admirations littéraires préfèrent la discrétion allusive à l'abordage frontal, comme le fameux passage masturbatoire dans l'*Ulysse* de Joyce. Pas étonnant dès lors qu'il en aille de même quand je ne suis plus le lecteur mais l'écrivain. Au début, dans les premiers recueils, quelques allusions cachées, des secrets d'arcane plutôt que d'alcôve. Goût pour l'ésotérique, l'hermétique derrière l'évident, la piste cachée. Pareil dans les romans. Par exemple, il y a quelques années, Marcelle Imhauser m'a demandé un poème explicitement érotique pour une anthologie qu'elle comptait rassembler. Pourquoi pas ? Forçons la nature. Qui est revenue au galop à travers un poème pirouette après avoir sué, abandonné, résisté, pour un résultat bref en faux-fuyant. Érotisme, pornographie n'ont aucune valeur s'ils ne font pas sens et s'ils n'adhèrent pas à l'individu-poème qui les avance. La sexualité, la relation amoureuse, les corps n'entraient pas dans la liste des compulsions évidentes que j'explorais. Une amie s'adresse à l'archétype hétérosexuel que je suis : « Pourquoi si peu de femmes dans tes livres ? » Cette remarque m'a fait vaciller. Depuis, le temps passant sur la question posée, le principe féminin hante chaque jour davantage les poèmes, y compris ceux qui s'écrivent pour l'instant. Il y a aussi un roman sur une relation amoureuse fictive, à paraître. Elle portait une robe à fleurs, sans doute. Érotisme nécessairement, par touches furtives, comme un novice. Plus facilement en poésie qu'en prose, parce que l'éllision, la densité, le rythme, ontologiques à la forme. Et la forme peut devenir le corps de la femme. Autant le paysage, la pensée et leurs stigmates viennent naturellement, autant les corps et leurs implications, intrications, se cabrent. Quand je serai très vieux et déjà mort, je connaîtrai toute la poésie érotique, je pense. Je ne pourrai plus bander.

Serge DELAIVE



Je ne connais de poésie qu'érotique

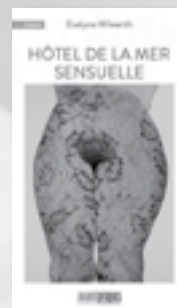
N'est-il pas encore plus difficile de définir l'érotisme de la poésie que de définir la poésie elle-même ? C'est que les façons de l'envisager peuvent être radicalement différentes. Il existe des poèmes qui sont plus ou moins tournés vers la galanterie, le libertinage quand ce n'est pas la crudité sexuelle, mais ce n'est là qu'un érotisme de façade, une question de genre plus que de fond. À l'inverse, d'un texte apparemment étranger au commerce de la chair peut se dégager une forte impression d'érotisme – s'agit-il d'une faille qui s'ouvre dans le ciel d'un texte, par laquelle tous les mots s'engouffrent, toutes les images sont aspirées ?

En ce qui me concerne, je dirais, au risque de grossir le trait, qu'il n'y a de poésie qu'érotique – ou du moins, qu'il y a à la base de toute poésie une forme d'érotisme. Ce qui fait que la poésie est telle, c'est le lien qu'elle entretient avec ce quelque chose qui relève du danger, et qui se joue essentiellement à travers une mise en jeu totale de la langue, dans le chamboulement des rapports entre les mots et les images. La poésie est un gaspillage intense et continu, elle ne connaît d'existence, après de longues périodes d'accumulation de sensations et de mots où, même bavarde, elle reste littéralement sans voix, que dans l'explosion, dans l'état de fête de la langue, carnavalesque ; elle est, en ce sens, à l'opposé du roman, quelquefois consternant de rationalité.

Les mots y prennent un sens nouveau ; ils ne s'y entendent que dans la conception globale du poème, ils perdent leur sens singulier dans l'embrasement du poème, même s'ils sont nécessaires chacun à ce grand embrasement. Dans la poésie, c'est le rapport même aux mots qui est érotisé, ce sont les mots eux-mêmes qui sortent de leur signification, la débordent, la transgressent pour devenir chair : ils s'incarnent en déviant. Qu'on parle de la pluie, l'être qui la reçoit frémit, le mot « pluie » lui-même se met à tomber et à mouiller les bas d'une fille, la chemise d'un garçon – le mot « pluie » en tombant inonde le mot « visage » et fait couler le mot « maquillage », fait coller le mot « cheveux », fait reluire le mot « lèvres ».

Il y a là quelque chose de l'ordre du frisson ; ça a à voir avec les mots, avec les images qui sont sous les mots, les soulèvent, les bousculent, pour leur redonner un nouveau sens – dans un poème, les mots sont si proches les uns des autres, sont si nus, sont si provocants, qu'ils finissent par s'enlacer, se caresser, et la suite, ma foi, me paraît peu dicible. Ainsi, ne pas chercher à comprendre un poème, mais le vivre, ne pas chercher à l'analyser, mais le laisser résonner, puis l'abandonner comme on l'a pris, pour un bref instant d'épouvante ou d'extase.

Pascal LECLERCQ



Ma poésie érotique s'enracine dans... mon enfance

« Et aujourd'hui dans cette chambre
 musquée
 sur ce bout d'île
 toi allongé abandonné
 moi très cambrée
 chevauchante
 moi qui provoque les vagues
 mât cadencé
 audacieux
 cuisses très écartées
 vagues fabuleuses
 inouïes
 et dans un vertige je verse sur toi
 fusion absolue
 nous propulsés sur le balcon
 sur la peau du ciel
 dans la chair de l'infini.
 Et nos rires sont des ailes. »

Imaginez une villa 1900, sur les hauteurs de Spa. Et moi, petite fille. Qui aime me balader à travers les treize pièces. Qui aime le grand jardin. Plaisirs : m'allonger dans l'herbe et fermer les yeux. Plonger mon nez dans les lilas. Croquer des groseilles vertes. Alternier le goût du cassis et des groseilles rouges. Célébration de la sensorialité.

Mais je savoure des plaisirs plus vifs encore, quand je suis sur ma balançoire, moi princesse de l'espace. Mes doigts serrent les cordes. Je donne un coup de reins pour provoquer l'élan vers le ciel, je l'escalade, le vent m'embrasse, j'atteins un sommet, puis je m'abandonne dans la descente, mes doigts mollissent, le double arc est accompli, mais déjà je donne un nouveau coup de reins, tout mon corps s'électrise dans un nouvel arc... Rythme répétitif et excitant. Sensualité totale. Et prémices érotiques !

Car l'érotisme est, à mes yeux, un espace ludique, inventif, créatif où règnent l'improvisation, la fantaisie, l'audace, tout cela partagé avec un être complice. Dans l'éveil, la montée, la fièvre, l'exacerbation du désir. Moments intenses avant les flammes sexuelles.

Et pour évoquer cet érotisme, la poésie nous tend les bras. Puisqu'elle est, par définition, suggestion, concision, évocation subtile et métaphorique.

J'ai eu la chance, quand je vivais à Paris, de connaître Pierre Béarn. Ce poète-libraire a publié *L'érotisme dans la poésie féminine* (Jean-Jacques Pauvert, 1993). Indéniablement, les femmes ont exploité cette thématique avec beaucoup de talent. J'en cite quelques-unes : Sapho, les troubairits dont Béatrice de Die, Louise Labé, Anna de Noailles, Marceline Desbordes-Valmore, Joyce Mansour, Yvonne Caroutch, Régine Deforges, Francine Caron, Denise Miège, Vénus Khoury-Ghata, Andrée Sodenkamp, Lucie Spède.

Quant à moi, je n'ai pas quitté ma balançoire ! L'érotisme colore pas mal de mes textes en prose et, de temps à autre, je reprends ma plume poétique. Par exemple pour un site français animé par Cyr : « Poésie érotique et autres amusements » (www.poesie-erotique.net). Un riche mélange de textes anciens et contemporains. J'y ai six poèmes publiés. Je vous offre un extrait de « Et nos rires sont des ailes ».

Évelyne WILWERTH



Dans la chambre du regard

*Un ange me mordille l'épaule
Et il a ta bouche*

Écrire le corps. Amoureusement. Érotiser la poésie sans craindre le mot nu, mais en évitant la métaphore précieuse. Dire le désir, le plaisir, sans censures ni préjugés. Faire du poème la voie privilégiée vers le souvenir, par la porte entrouverte dans la chambre du regard.

Pour cela, les vocables justes sont beaux, car le poème a le pouvoir de réinventer leur virginité, de recréer, par le corps de la langue, celui en fusion des amants. C'est à cela qu'il s'emploie lorsqu'il me transporte au cœur de la mémoire amoureuse et m'incite à revisiter la scène érotique et le théâtre des mots de l'amour.

Pour évoquer les plaisirs, il emprunte toutes les voies possibles : célébration de tous les sens, allégeance à la répétition, à son rythme porté jusqu'à l'acmé, variations mélodiques, empreintes des souffles, incandescence des images jamais gratuites, naturellement portées par l'inspiration, volupté du suggéré... Les mots, à leur tour, font l'amour, se vêtent et se dévêtent, se colorent, s'empourprent, se caressent, égarant le lecteur, réveillant son éros. Si tel est l'effet du poème qui se veut érotique, alors on peut l'estimer réussi, et la chose n'est pas aisée.

Dire le plaisir donné, reçu, le revivre, en renaître dans les bras du poème, à défaut de ceux de l'absent, vouloir sa pérennité, en maintenir le sillage brillant sur la matité prosaïque de l'existence, écrire d'abord pour soi et pour cela, espérer, ensuite, que le lecteur y plonge et renoue avec son graal.

Oui, le poème érotique est bien cette chambre d'échos et « la main qui écrit est la main qui caresse ». Voilà ce qui propage l'incendie du corps au texte, ce qui allume une fièvre nouvelle.

Jouir contient un « oui » à la beauté de l'érotisme, c'est-à-dire à la vie, à l'amour et donc, à l'écriture. Il y vibre, il y résonne, au-delà de toute raison raisonnante, et sa vibration se communique au poème réceptacle des parfums les plus exaltants.

Béatrice LIBERT

*Dans les choses elles-mêmes
Autant que dans le poème
Autant que dans le secret
Ou que le souffle de l'étoile
Je vais infiniment nue
À la rencontre de tes mains
Pour qu'elles me dévêtent encore*

*

*J'abandonnerai le poème au poème
Et mes lèvres à tes lèvres
Et mon corps à tes mains
Pour que le jour soit jour
Dans la voix de l'encore
Dans l'encre du divin*

Quelques références :

- Éric BROGNIET, *Géométries de la fièvre*, Hayez, 2008 ; *À la table de Sade*, Le Taillis Pré, 2010.
- Éric CLEMENS, *L'Anna*, Le Quartanier, 2003 ; *D'après la poésie d'amour*, L'âne qui butine, 2013.
- Serge DELAIVE, *Par l'œil blessé*, L'Arbre à paroles, 1997 ; *Poèmes sauvages*, Maëlsröm, 2007 ; *Le sexe des bœufs*, Tétras Lyre, 2008.
- Pascal LECLERCQ, *Animaux noirs*, iconographie de Jac Vitali, La Dragonne, 2010.
- Béatrice LIBERT, *Petit bréviaire amoureux*, poèmes, Écrits des Forges, 2002 ; *Musique de chambre*, proses poétiques, Le bruit des autres, 2010.
- Karel LOGIST, *Desperados, poèmes pour la peau*, L'Arbre à paroles, 2008.
- Evelyne WILWERTH, *Le cerfeuil émeraude*, André De Rache, 1981 ; *Hôtel de la mer sensuelle*, Avant-Propos, 2015.



La lyre et le blason

Du poème érotique, je ne sais trop que dire. Au fond, pour être honnête, je ne lis que très peu de poésie dite érotique. Je ne la recherche pas, je la croise parfois, je la reconnais et nous nous saluons poliment. Mais il est bien rare qu'elle me trouble. Si je cherche des raisons à cette relative indifférence, je me dis qu'elle relève peut-être de mon tempérament. À moins qu'il s'agisse de l'érotisation généralisée de notre société et de ses médias qui fait que cette poésie occupe aujourd'hui une place un peu obsolète et qu'elle ne *fonctionne* plus.

Le poème érotique a beaucoup à voir avec le poème spirituel. L'un et l'autre viennent frapper une corde sensible et intime du lecteur. Ils questionnent des points dont la réponse est sans enjeu. Ils subliment leur objet mais ne passent pas à l'acte. Comme la prière ou la masturbation, ils sont sans véritable échange.

Si je feuillette *Éros émerveillé*, l'anthologie de la poésie érotique française que Zéno Bianu a récemment établie pour Gallimard, j'y trouve, pour la période contemporaine, des poèmes aimables et passablement mièvres (à l'exception de Ghérasim Luca et de quelques autres). Et même dans un poème aussi important que *Le condamné à mort* de Jean Genet, les strophes les plus érotiques sont souvent les moins réussies... Au lendemain de l'aventure surréaliste, peut-être la poésie érotique – de langue française tout au moins – s'est-elle désincarnée peu à peu et qu'aujourd'hui en parlant à l'intelligence plus qu'au sexe, elle ne satisfait finalement ni l'un ni l'autre.

Moi, j'ai la nostalgie de la gaudriole et de la grivoiserie qui me plaisaient dans cette littérature à lire d'une seule main – que de grands auteurs ont servie, de Verlaine à Pierre Louÿs en passant par Apollinaire. Mais on me dira qu'il s'agit là d'une sœur indigne et pétulante, la pornographie...

En fait, pour ce qui est d'Éros, le lyrisme me suffit bien assez. Trop souvent la dimension érotique, je la perçois comme une fausse note. La sensualité d'un poème, je la rencontre mieux dans la forme que dans le fond. La caresse des mots, la manière dont ils couchent les uns avec les autres, les positions parfois osées qu'ils s'autorisent, l'embrassement des rimes, tellement sexuées, le baiser des allitérations, tout cela m'enchanté et me séduit. Les courbes des vers, leur croupe et leur corps s'adressent à mes lèvres pour que je leur donne vie comme à mes doigts pour que je les effeuille.

Mon récit le plus réaliste, *Desperados*, dans lequel je pensais avoir écrit des pages érotiques, m'a valu d'être qualifié de pornographe par quelques lecteurs amis que ma confession hérissait... Va comprendre. Je me répète : du poème érotique, je ne sais trop quoi dire.

Karel LOGIST

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE

(UN AUTEUR ÉROTIQUE)

NAUSICAA DEWEZ

Dans leurs romans, nouvelles ou récits, Nathalie Gassel, Stéphane Lambert, Christian Libens et Emmanuelle Pol explorent les voies multiples de l'Éros, se colletant au passage à de nombreux tabous. Ils ne se définissent pas pour autant comme des auteurs érotiques, ni comme des provocateurs. Pour *Le Carnet*, ils évoquent ensemble les enjeux d'une écriture du désir.

Lors de la préparation de cette table ronde, certain-e-s d'entre vous m'ont dit ne pas se reconnaître dans l'appellation « auteur érotique ». Qu'est-ce pour vous qu'un auteur érotique et pourquoi en êtes-vous un (ou pas) ?

Nathalie Gassel : On est un auteur érotique si on écrit exclusivement de l'érotisme. Nous tous autour de la table écrivons beaucoup de textes différents, et donc, nous ne nous estimons pas « spécialistes », et ne nous reconnaissons pas dans cette exclusive dénomination qui s'avère inexacte.

Emmanuelle Pol : Je suis l'une des personnes qui se sont rebiffées contre ce tiroir satiné et réducteur dans lequel on me classe souvent. La littérature érotique est selon moi centrée uniquement sur l'érotisme, voire sur une volonté d'exciter le lecteur. Or pour moi, le corps ou le désir est une porte d'entrée vers un tout autre monde. Par ailleurs, j'ai l'impression qu'on est plus vite classé comme auteur érotique quand on est une femme que quand on est un homme. Un texte masculin dans lequel il y a des scènes de sexe très crues ne fera pas de l'écrivain un auteur érotique. C'est le cas de Houellebecq, par exemple.

Stéphane Lambert : Mais c'est aussi parce qu'il maltraite l'érotisme.

N.G. : Et qu'il ne fait pas de l'érotisme une spécialité.

E.P. : Une femme qui n'en fait pas une spécialité, mais qui écrit des scènes de sexe explicites recevra plus rapidement cette étiquette.

S.L. : J'ai écrit quelques textes où la dimension du corps et du désir est fortement présente et cela me vaut d'être assimilé à un auteur érotique. Peut-être l'orientation homosexuelle joue-t-elle aussi un rôle dans cette catégorisation.

Christian Libens : Je ne suis pas sûr que l'orientation sexuelle ait cette importance. Je suis un homme hétérosexuel ; j'ai commis un seul titre érotique (*Amours crues*) et lorsque le livre est sorti, on m'a traité de pornographe, ce qui m'a ravi. Les étiquettes sont toujours des mensonges à mes yeux, donc tant qu'à faire, autant en recevoir une amusante. J'aime bien celle de pornographe : l'érotisme, par opposition à la pornographie, fait toujours un peu esthétisant. Or ici, il est question de désir, de sexe, donc du cœur même de la nature humaine.

S.L. : Peut-être qu'un homme sera plutôt classé comme pornographe et une femme rangée du côté de l'érotique. Quant à moi, je ne me considère pas non plus comme un auteur érotique. La littérature est pour moi le lieu d'investigation de tous les sujets les plus difficiles à aborder hors du cadre de l'intime. Donc forcément, l'espace du désir et de la sexualité intègre ma démarche, mais n'est en aucun cas une exclusive. De plus, l'érotisme exprime une forme de jouissance dont mes livres ne font pas écho, parce que j'essaie d'y explorer mon rapport conflictuel à la sexualité.

N.G. : Tu touches là à une distinction autre que celle qui oppose érotisme et pornographie : tu distingues plutôt un érotisme utili-

taire, à usage sexuel, d'une investigation de ce qu'est la sexualité, hors de toute volonté d'exciter le lecteur.

S.L. : L'excitation n'est pas forcément exclue.

N.G. : Non, mais elle n'est pas le but. Évidemment, chaque lecteur est renvoyé à sa propre singularité et peut trouver une excitation dans un texte qui n'a pas été écrit pour cela.

S.L. : Je serais étonné que certains lisent encore aujourd'hui pour être excités.

E.P. : En tout cas, les jeunes ne lisent plus pour ça : aujourd'hui, l'excitation est plutôt procurée par le visuel – les images, les films. Et c'est triste, parce que la découverte des livres interdits de la bibliothèque était quand même un grand moment. Des livres qui pouvaient d'ailleurs n'avoir rien d'érotiques. Pour peu qu'on vive dans un milieu un peu fermé, n'importe quel passage de Mauriac considéré comme « pas de ton âge » était d'un attrait érotique extraordinaire.

C.L. : Pour ma part, je pense que les élèves, les étudiants n'ont pas du tout le même regard sur un roman érotique et sur un film du même genre. J'ai souvent constaté, dans les rencontres d'« Écrivains en classe », qu'ils se montraient beaucoup plus sensibles ou plus choqués par les mots que par les images, surtout s'ils connaissent, s'ils côtoient l'auteur du roman. Je crois que la littérature érotique garde tout son potentiel d'émotion auprès des jeunes.

Vous évoquez la distinction entre érotique et pornographique, dont l'un est souvent considéré comme plus noble que l'autre. Nathalie Gassel, vous revendiquez l'adjectif « pornographique » dans le titre même de l'un de vos ouvrages, *Construction d'un corps pornographique*.

N.G. : Un ouvrage qui précisément ne parle pas de sexualité. C'est un titre symbolique relatif à la construction d'un corps athlétique qui de ce fait va être plus sexué par son image de corps exhibé aux autres (ce que nous observons dans un lieu sportif : les corps et leurs prouesses) et en grande partie dénudé (bodybuilding, fitness). Je n'aborde aucun descriptif pornographique, mais l'effort et la transpiration y sont une érotique. C'est aussi un travail sur ce à quoi peut servir le corps, en l'occurrence fémi-

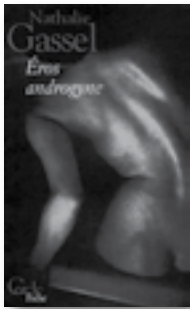


nin, en-dehors des attentes de notre société, et sur l'avènement du corps androgyne par une restructuration musculaire et sportive. Pour ma part, j'ai été habituée à l'étiquette érotique depuis mon premier livre, *Éros androgyne*, qui touchait à cette thématique. Ensuite, Gérard de Villiers m'a commandé mon second livre, *Musculatures*, qui était explicitement destiné à une collection érotique. Une fois en-dehors de cette maison d'édition, j'ai abordé bien des sujets : famille, enfance, deuil, dépression, sport. Tout en continuant le travail iconoclaste qui consiste à casser les places assignées au féminin et au masculin.

Vous parlez de « travail iconoclaste ». Est-ce qu'écrire des textes érotiques, qui explorent des tabous, c'est forcément écrire contre ?

N.G. : Ce n'est pas tant une volonté d'écrire contre que de dire une autre vérité, mais qui est celle que je traverse.

S.L. : Ce serait mentir de dire que je n'ai pas conscience de la manière dont certains de mes textes peuvent être reçus. Mon premier livre, *Charlot aime Monsieur*, aborde la pédophilie. J'ai eu la naïveté de croire à cette époque que tous les sujets étaient recevables. Maintenant, je connais un peu mieux les règles du jeu. Je sais que le choix de certains mots, la manière d'articuler le récit, ou simplement le fait de rendre compte de toute la réalité lorsqu'elle est pire que l'imaginaire, tout cela peut tuer un texte en y apportant



page de g. Stéphane Lambert
© Anne Bourguignon

page de d. Nathalie Gassel
© Pierre-Dominique Schmidt

des éléments trop spectaculaires par rapport à l'ensemble. Je ne m'impose pas de censure, mais des limites, pour que le texte soit reçu au mieux de ce que je veux réellement y mettre.

E.P. : J'ai vécu une expérience un peu similaire avec *L'atelier de la chair* : j'avais mal évalué l'attention extrême que les scènes de sexe attirent. Je n'avais donc pas réalisé que ce qui n'était pour moi qu'une partie d'un dessein d'ensemble allait focaliser toute l'attention. C'est quelque chose dont j'ai appris à tenir compte, comme dans mon dernier livre, *Le prix des âmes*. Par ailleurs, je n'ai pas envie d'écrire contre, mais d'être précise et véridique, notamment dans le choix des mots. On ne dispose pas d'énormément de possibilités pour parler de la sexualité : il y a l'argot, le vocabulaire médical, les métaphores poétiques. On doit choisir un registre et mon souci est de choisir le registre qui me paraisse juste dans l'ensemble du texte. Je comparerais ça avec le dessin : si on dessine un nu, il faut représenter le sexe ; si on écrit sur la sexualité, il faut trouver les mots.

S.L. : Nous savons que ces scènes vont focaliser l'attention, mais nous pouvons jouer avec cette attractivité littéraire.

N.G. : La naïveté d'un premier texte, que Stéphane et Emmanuelle décrivent, est finalement favorable à l'émergence du témoignage d'une intimité, à une plongée libre dans les profondeurs. Il est intéressant qu'elle soit dans les livres, puisqu'elle est dans la vie.

S.L. : Nous avons tous une forme de violence ou de provocation en nous. Le simple fait d'écrire est une manière de se singulariser. Mais une fois qu'on a le sujet, il s'agit de le traiter au mieux. Par rapport à l'histoire de pédophilie que j'ai vécue, y voir de l'érotisme et l'écrire contenaient en soi de la provocation, parce que je touche là à un tabou absolu, mais ce n'était pas qu'une provocation. Cette dimension érotique de la relation entre le petit garçon et l'homme a existé et je trouve que la littérature ne peut pas la taire. En retour, j'ai reçu une grande charge de violence pour ce texte.

N.G. : Ce n'est pas parce que cette violence s'exprime qu'elle doit changer ta démarche.

S.L. : Elle n'a pas changé ma démarche, mais maintenant, je vois aussi d'autres aspects des choses. *Charlot aime Monsieur* a



été écrit en partie contre – contre le silence de ma famille, mais écrire contre ne peut pas être systématique : on doit aussi écrire pour, pour faire quelque chose.

E.P. : Écrire contre serait de la provocation. Je n'écris pas avec une volonté délibérée de provocation.

N.G. : On s'attelle à l'érotisme non par provocation, mais comme on s'attelle à d'autres sujets de l'intime, par approfondissement.

C.L. : Mais l'intime n'est-il pas toujours sexuel, c'est-à-dire érotique ou pornographique ? Pour moi, je le répète, c'est assez synonyme, et c'en est le noyau, la pile atomique.

S.L. : Ces sujets ne sont d'ailleurs pas clos et séparés. Avec *Mon corps mis à nu*, j'ai été jusqu'au bout dans la démarche personnelle. J'ai écrit ce livre sans considération pour un éventuel lectorat, seulement en voulant aller au bout de ma démarche d'écriture de la construction d'un corps. Je croyais que ce serait clivant, or les témoignages que j'ai reçus étaient surtout des témoignages d'hommes hétérosexuels, qui me disaient avoir besoin de la littérature pour faire exister cette part d'eux-mêmes que mon livre touchait.

L'acte d'écrire est-il lui aussi un acte corporel, au-delà des thèmes abordés ?

N.G. : J'ai voulu donner à mes textes une dimension corporelle dans la structure, dans le phrasé, dans la concrétude de l'écriture. J'avais trouvé intéressant qu'il y ait une contagion de



ma pratique sportive, de mon travail sur mon corps, dans le style littéraire que je voulais parfois chargé de l'abrupt des corps.

S.L. : L'écriture est une parole du corps, qui s'est formalisée en mots. Les mots en portent encore la trace. Les mots deviennent un prolongement du corps. De plus, l'écriture a été pour moi une manière d'exister et même de me constituer un corps.

C.L. : C'est à la fois un acte corporel et un élan métaphysique, particulièrement s'il s'agit d'écrire la passion sexuelle. L'obscène touche toujours au sacré. Pour moi, la vraie littérature érotique doit générer une forme de transcendance, sinon elle n'est que gaudriole gratuite.

Emmanuelle Pol a évoqué la difficulté de choisir le mot juste pour évoquer le corps ou la sexualité ; Stéphane Lambert a parlé du choix de certains mots qui étoufferaient d'office le reste du texte. Le vocabulaire à disposition dans la langue française pose-t-il des difficultés pour écrire l'érotisme ?

E.P. : Il n'est pas facile d'avoir un langage vrai, de trouver des mots qui ne soient pas tout de suite très connotés. Avoir une langue vraie est une grande difficulté de l'écriture en général, mais elle est plus grande encore dans ce domaine-là. Cela me ramène à la distinction entre pornographie et érotisme. Ce qui est pornographique pour l'un est érotique pour l'autre. Je ne vois pas très bien où on place la barrière.

S.L. : Il y a un danger plus grand que pour d'autres sujets. On sait que certains mots vont générer des réactions très fortes. Quand on veut investiguer une problématique, on va chercher des mots de plus en plus évocateurs, pour se rapprocher au plus près de la sensation.

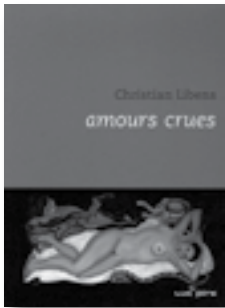
La littérature érotique a longtemps été une littérature écrite par les hommes pour les hommes. Comment situez-vous votre propre écriture par rapport à cette tradition phallocratique ?

N.G. : Je n'ai jamais supporté de vivre avec cette assignation de la femme à ses rôles traditionnels, y compris physiques. Biographiquement, je me suis opposée à cela par ma pratique d'un sport martial et par l'écriture. Un des moteurs de mon

écriture est de dire ces choses nouvelles auxquelles la femme s'ouvrait l'accès, et qui ne se trouvaient pas déjà dans la littérature. En abordant la littérature érotique lors de l'écriture de mon premier livre, je souhaitais mettre un terme à l'idée d'un fonctionnement unique de chacun des sexes, et créer une remise en question des genres et de leur destin corporel et sexuel – d'où mon travail sur l'androgynie et ma volonté de construire un corps plus puissant que celui de mes partenaires masculins et celui d'évoquer des femmes (et des hommes) qui aient aussi ce corps qui ne fait pas partie des catégories majoritaires. C'était en l'an 2000, pour créer un autre monde, et de ce point de vue, écrire sur la sexualité était participer à l'engendrer, penser une liberté à sa base.

S.L. : J'essaie d'appréhender mon homo-





page de g. Emmanuelle Pol © DR

page de d. Christian Libens
© Communauté française de Belgique

sexualité dans mes textes, même si ma sexualité n'est pas au cœur de mon existence ; elle n'est qu'une part de moi. Cette orientation sexuelle a eu une incidence sur mon parcours, elle m'a placé dans une forme de marginalité.

E.P. : Avec « Le Corset », l'une des nouvelles du recueil *La douceur du corset*, je me suis fait traiter à la fois d'affreuse féministe militante et de femme soumise. J'ai entendu ces deux critiques tout à fait opposées, alors que j'avais l'impression de n'être allée ni dans un de ces sens, ni dans l'autre. Le simple fait de jouer avec les clichés et les rôles sexuels suscite de nombreuses réactions et c'est ce qui est intéressant dans l'écriture. Je tiens beaucoup à la liberté de me débarrasser, autant que possible, de ces rôles si pesants. Dans

L'atelier de la chair, je décris une héroïne attirée par les hommes très âgés. Ça aussi, ça m'a valu de très nombreuses questions, comme s'il était si extravagant d'imaginer un personnage attiré par des corps usés. Je n'avais pas eu l'impression de transgresser et pourtant c'était le cas. Ce qui relevait juste de la liberté individuelle, sans aucune démarche militante, a été perçu comme une transgression.

C.L. : Cette vieille accusation de littérature phalocrate est surtout un lieu commun en partie erroné, songeons à Dominique Aury et à son *Histoire d'O*. Et on sait bien qu'aujourd'hui la plupart des auteurs du genre sont des femmes, le rapport est complètement inversé.

S.L. : Les livres peuvent aussi avoir un effet révélateur chez le lecteur. Grâce à eux, il peut

parfois assumer plus facilement certaines parts de lui. Traiter de la sexualité ou de l'érotisme peut avoir cette fonction-là, même si ce n'est pas le but initial. En tant que lecteur, la découverte d'écrivains homosexuels m'a beaucoup aidé. J'ai compris que je n'étais pas seul.

Vos livres ont-ils suscité une polémique de par leur contenu ?

S.L. : Certains libraires ont refusé *Charlot aime Monsieur*. Les sujets érotiques peuvent susciter la polémique, mais d'autres livres le peuvent aussi. C'est lié à la polysémie des œuvres. On ne contrôle pas en tant qu'auteur la réception des lecteurs.

C.L. : Certains m'ont reproché d'écrire « du cul » pour courir après la facilité ou le succès commercial, alors que c'est tout le contraire. Il y a même eu une journaliste d'âge respectable, et qui jusque-là me faisait des grâces, qui ne m'a plus parlé depuis.

E.P. : « Polémique » est un grand mot, mais on m'a posé tant de questions à propos de ce goût si bizarre de mon héroïne pour les vieux messieurs à la sortie de *L'atelier de la chair*, que c'est moi qui ai fini par trouver cela polémique. Ça m'a fait réfléchir à la non-place du corps âgé dans l'érotisme au cinéma ou dans la littérature.

S.L. : C'est aussi un bénéfice de l'écriture de pouvoir frôler ces zones-là.

E.P. : Je vis difficilement la confrontation avec la satisfaction ou l'indignation des lecteurs. J'aime écrire en toute liberté, mais je trouve les réactions parfois angoissantes.



Je distingue donc clairement le processus d'écriture de celui de publication. Dans le cas de livres à teneur érotique, la publication a des répercussions sur la manière dont vous êtes perçu-e en tant que personne. Cela dit, publier un livre revient à l'assumer, sinon ce n'est pas la peine.

N.G. : Il est difficile de se voir jugés sur un livre par des gens qui ne nous connaissent pas et lorsque ce n'est qu'une de nos expériences et non leurs ensemble ou synthèses. Un livre traite d'un lieu qu'à un moment donné, pour des raisons précises, on a voulu approfondir. Ces objets sont identifiés à nous, alors que nous sommes beaucoup plus mobiles que cela.

Êtes-vous lecteurs de littérature érotique ?

S.L. : J'ai beaucoup aimé les textes de Duras sur le sexe. Par exemple *L'homme assis dans le couloir*, *La maladie de la mort*, et même *L'Amant*. Ce qui m'a beaucoup impressionné, c'est qu'on puisse faire de la littérature avec quelque chose d'aussi trivial que le récit d'une fellation. Sinon, je lis peu de littérature érotique.

N.G. : Quant à moi, j'ai beaucoup lu Bataille, mais surtout parce que c'est un grand styliste, pas du tout parce que ses textes m'excitaient. Et puis il y a eu Montherlant, pour son éloge des femmes très musclées (qui étaient d'ailleurs peut-être des hommes) : il montre que la beauté féminine va de pair avec la puissance et la force et c'est une idée qui me parle, de même que le personnage

de lesbienne assumant sa masculinité (son transgenre) dans *La reine morte*. J'ai aussi lu Mishima : *Confession d'un masque* et *Le soleil et l'acier* ont eu un écho en moi. Dustan, aussi, qui pourrait être un pendant homo de Houellebecq : il ne place aucune grande espérance dans la sexualité.

C.L. : Pour ma part, je serais plutôt un lecteur de littérature érotique par intermitence. Il y a dans le genre des grands classiques et tant de petits bijoux qui m'ont enchanté comme, dans le désordre, *Trois filles de leur mère*, de Pierre Louÿs, *Les Mémoires d'un jeune Don Juan*, d'Apolinaire, les anthologies de Jean-Jacques Pauvert, qui sont une mine de découvertes, et puis notre Caroline Lamarche... À mes yeux, son court récit *La nuit l'après-midi* est un grand livre.

E.P. : Je ne suis pas une lectrice de littérature érotique, mais un livre qui m'a vraiment frappée, c'est *King Kong Théorie* de Virginie Despentes, qui questionne les clichés et les images sur les rôles respectifs des sexes. Je me suis également intéressée à la littérature sociologique sur les genres et les transgenres.

N.G. : Je suis un peu allergique aux femmes auteurs qui mettent toujours en scène les femmes comme victimes de violence machiste ou sexuelle. Et Virginie Despentes, notamment dans *Baise-moi*, c'est un peu l'acceptation de ce non-épanouissement des femmes. On ne cherche pas une autre issue ou une autre voie.

E.P. : Finalement, aucun de nous n'est un lecteur assidu de littérature érotique.

Quelques références

Nathalie GASSEL :

Éros androgyne, L'Acanthe, 2000.
Musculatures, Le Cercle, 2001.
Construction d'un corps pornographique, Cercle d'Art, 2005.

Récit plastique, textes et photographies, Le somnambule équivoque, 2008.

Stéphane LAMBERT :

Charlot aime Monsieur, Ancre Rouge, 1997, rééd. Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord », 2015.
L'homme de marbre, Le Grand Miroir, 2008.
Le sexe et la main, L'Arbre à paroles, 2009.
Mon corps mis à nu, Les Impressions Nouvelles, 2013.

Christian LIBENS :

Amours crues, Luc Pire, 2009.

Emmanuelle POL :

La douceur du corset, Finitude, 2009.
L'atelier de la chair, Finitude, 2011.
Le prix des âmes, Finitude, 2015.

ÉROTISME ET NEUVIÈME ART

CHEMINEMENT D'UN GENRE ET PARCOURS D'AUTEURS

FANNY DESCHAMPS

En 2013, Apple contraint IZNEO, plateforme française de vente de bandes dessinées en ligne, à supprimer 40 % de son catalogue destiné à sa version iPad. Le géant américain de l'informatique souhaite que soit retirés des albums le contenu qu'il considère comme « pornographique ». En l'occurrence, ce sont non seulement la nudité des personnages, mais aussi les rapports sexuels qui sont visés. Suite à ces pressions, de nombreux albums ont été retouchés, voire purement et simplement supprimés. C'est ainsi que Philippe Delaby, dessinateur de la série *Murena*, retraçant la vie sous la Rome antique, a dû recouvrir ses gladiateurs nus de pagnes pour éviter les foudres de la censure. D'autres séries de grande diffusion, telles que *Largo Winch* et *XIII*, ont également été concernées par cette décision. Les réactions ont fusé, compte tenu de l'absence d'une telle censure en ce qui concerne les scènes de violence.

Si l'affaire pose la question de la liberté d'expression, elle met surtout en avant la place particulière que la bande dessinée franco-belge accorde à l'érotisme depuis plusieurs décennies maintenant. Dès lors qu'elle ne s'adresse pas au jeune public, la bande dessinée telle que nous la connaissons aujourd'hui confère en effet un rôle important à la sensualité et à la nudité. Outre les nombreux ouvrages à caractère exclusivement érotique et qui constituent une niche à part entière, de laquelle se détachent les albums sulfureux de l'italien Milo Manara, l'érotisme est aujourd'hui normalisé au sein de la bande dessinée. Loin d'être toujours transgressive, cette dimension fait désormais partie intégrante des albums ciblant un public d'adultes.

Mais en a-t-il toujours été ainsi ? Sensualité et bande dessinée ont-elles toujours fait bon ménage ? En Belgique, l'érotisme a longtemps été strictement proscrit. Il s'agissait de ne pas effaroucher les jeunes têtes blondes auxquelles les albums étaient destinés en priorité. Aujourd'hui, la place que l'érotisme a acquise dans le monde de la bande dessinée témoigne d'une évolution, qui n'est pas seulement celle d'un médium ayant acquis ses lettres de noblesse, mais plus largement une évolution sociale. L'histoire de l'érotisme dans la bande dessinée en Belgique s'enracine dans certaine tradition de l'illustration. D'un art réservé aux enfants et soumis à de nombreux tabous, la bande dessinée en vient progressivement à

s'adresser aux adultes et à faire une place à la sexualité. La carrière de nombreux auteurs belges suivra un parcours similaire, en passant de séries pour les enfants à des albums pour adultes, ou l'érotisme trouvera souvent une place de choix.

ÉROS ILLUSTRÉ

La bande dessinée est l'héritière d'une culture de l'illustration qui s'est développée tout au long du XIX^e siècle. Avec le développement de nouvelles techniques, telles que la lithographie, et l'augmentation de la place de l'imprimé dans les pratiques culturelles (presse, livres, vignettes), l'illustration participe de l'avènement d'une culture de masse, qui accorde une très large place à l'image. L'illustration au XIX^e siècle inspirera par la suite nombre de dessinateurs de bande dessinée. Parmi eux, Paul Cuvelier s'est dit influencé, entre autre, par Gustave Doré. Il en va de même pour Yslaire qui a déclaré dans un entretien : « Mon style reste une icône graphique influencée par le dix-neuvième siècle¹. »

Dans la presse, qui prend son essor à cette époque, de nombreux illustrateurs exercent leur talent sur le mode de la caricature et de la satire. Mais cette culture de masse a aussi son envers, et ces producteurs d'images s'adressent également à des publics plus avertis. Durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, il est de bon ton, dans la grande bourgeoisie européenne, de disposer dans sa bibliothèque



d'un Enfer. Dessins et gravures érotiques sont des objets que les collectionneurs conservent précieusement et dont ils ne partagent la jouissance qu'en de rares occasions. Les œuvres d'auteurs tels que Charles Baudelaire ou, plus tardivement, Pierre Louÿs sont fréquemment illustrées de gravures osées. La Belgique en particulier est le lieu d'une tradition du livre libertin et de l'illustration érotique dont Félicien Rops demeure la figure la plus emblématique.

BANDE DESSINÉE ET BONNES MŒURS

La bande dessinée franco-belge s'est longtemps montrée des plus chastes. Réservée pendant des décennies aux seuls enfants, les albums proscrivaient systématiquement toute forme d'érotisme. Les deux principaux hebdomadaires francophones, *Tintin* et *Spirou*, occupaient à eux deux la presque intégralité du terrain. Pendant longtemps leurs pages ont écarté tout rapport à la sensualité ou à la nudité. Peu de femmes y ont été dessinées, à l'exception de personnages tels que Secotine ou la Castafiore, sempiternels seconds rôles, voire purement et simplement potiches ou faire-valoir du héros. En outre, les personnages féminins trop dévêtus étaient retouchés avant publication. Pas d'histoires d'amour pour les héros des enfants, dont la vie sentimentale était à peu près inexistante, contrastant avec la richesse des aventures trépidantes dans lesquelles ils étaient plongés.

L'après-guerre, en particulier, est une période soucieuse en matière de contenu des publications. Ainsi la loi de juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse et sa commission de surveillance se sont-elles longtemps assurées que le contenu de la moindre case ne contrevienne pas aux bonnes mœurs. À l'origine du refus d'importation de plusieurs albums belges, cette loi française régira également la production de bande dessinée en Belgique. Alors que son lectorat est similaire de chaque côté de la frontière, la bande dessinée belge s'accommode de ces contraintes. Les directeurs des principales maisons d'édition veillent dès lors, en bons pères de famille, à ce que la teneur des albums qui sortaient de leurs presses ne puisse heurter la sensibilité de leur jeune lectorat.

En grandissant, les jeunes lecteurs s'intéressent à d'autres choses, et les aventures des héros qui ont nourri leur imaginaire de jeunesse ne leur suffisent plus. Ils sont durant les années 1960 devenus des adultes. Élevés dans le giron du neuvième art, ils en attendent davantage, et les auteurs vont les satisfaire. Ce n'est qu'à partir de la fin des années 1960 que la bande dessinée franco-belge devient adulte et ose traiter de sujets jusqu'alors proscrits comme la drogue, la politique et la sexualité.

Cette période est, comme on sait, caractérisée par une libération des mœurs sans précédent. La contestation et la remise en question des tabous vont faire évoluer la produc-

tion artistique en général. Les États-Unis ont en la matière de l'avance sur l'Europe qui va désormais connaître l'influence des *strips* et *comics*, ainsi que celle de la bande dessinée *underground* américaine. Ces modèles vont changer la donne. De l'autre côté de l'Atlantique, la bande dessinée n'a pas connu la même évolution que son équivalent franco-belge, surtout en matière de traitement des mœurs.

TIJUNANA BIBLES, PIN-UP ET STRIPS ÉROTIQUES

C'est en effet dans les *strips* et *comics* venus des États-Unis que les auteurs européens découvrent pour la première fois des planches empreintes d'érotisme. En Amérique du Nord, cette veine se développe dès les années 1920, d'abord clandestinement. Les *Tijuana Bibles* ou *eight-pagers*, de courtes bandes dessinées pornographiques, se vendent sous le manteau. Ces pastiches bon marché parodient des célébrités ou des classiques de la bande dessinée américaine. Mickey Mouse et Donald Duck y vivent des aventures bien différentes de celles auxquelles les petits Américains ont été habitués.

Les pin-up sont à la base d'un certain type de représentation des femmes dans la bande dessinée. Héroïnes hypersexuées, elles connurent un succès culminant pendant la seconde guerre mondiale. Elles remontaient le moral des soldats qui accrochaient



ces illustrations au mur (l'expression *pin-up* signifie « épinglé »). Ces images de femmes-fantômes, à la silhouette caractéristique, servent ensuite de modèle à de nombreux personnages féminins dans la bande dessinée franco-belge. Rien de surprenant à ce que Natacha, hôtesses de l'air et héroïne de Walthéry, partage ses formes avec celles des figures peintes sur les avions de l'armée de l'air américaine pour porter chance aux GI's. Si dans *Spirou* ses aventures restent sages, Walthéry l'a dessinée bien plus dénudée à de multiples occasions.

Jusqu'au milieu des années 1960, l'érotisme en bande dessinée reste l'apanage du monde anglo-saxon. Bien loin de la pudibonderie qui caractérise les cases publiées dans *Spirou* et *Tintin*, des héroïnes souvent légèrement vêtues adoptent des poses suggestives. L'érotisme n'y est pas anecdotique

Consacré à l'érotisme dans la bande dessinée, *L'enfer des bulles*, écrit par Jacques Sadoul, est publié en 1968 chez Jean-Jacques Pauvert, éditeur sulfureux qui s'est fait connaître vingt ans plus tôt en publiant clandestinement le Marquis de Sade. Une telle date de parution constitue à n'en pas douter un indicateur de ce que quelque chose est sur le point de changer dans le monde de la bande dessinée européenne. Puisque la bande dessinée franco-belge a délaissé jusqu'à cette époque tout ce qui contreviendrait à la morale, Jacques Sadoul trouve matière pour son livre aux États-Unis. L'univers des *comics* alimente son Enfer dans lequel il dresse une typolo-

gie des personnages féminins les plus souvent représentés. Aventurières, femmes de la jungle ou filles de l'espace, elles ouvriront la voie à toute une galerie de personnages, plus tard en Europe.

DE LA TRANSGRESSION À LA NORMALISATION

En Europe, la fin des années 1960 marque donc un tournant. Jean-Claude Forest crée avec *Barbarella* la première héroïne de science-fiction française aux mœurs libérées. Elle est l'héritière directe des « filles de l'espace », ses équivalentes américaines. Sa spontanéité et son goût pour la liberté, notamment celle de jouir de son corps, séduisent les lecteurs et ouvrent au neuvième art des portes par lesquelles d'autres auteurs s'introduisent.

En France, les journaux *Fluide Glacial* et *L'Écho des savanes* furent directement influencés par la bande dessinée *underground* américaine et, comme elle, se permettent de ne rien s'interdire. Des auteurs comme Harvey Kurtzman ou Wallace Wood ne se privaient pas de représenter des très jolies femmes dénudées. Les journaux satiriques français inspirés par cette mouvance avaient un objectif essentiellement subversif et c'est sur le mode humoristique que Gotlib, Bretécher ou Wolinski introduisent la sexualité dans le paysage du neuvième art francophone. Leur humour grivois a peu à peu conquis un public plus large.

En Belgique, des années plus tard, le même esprit subversif anime Jan Bucquoy dans *La vie sexuelle de Tintin*, parodie pornographique dans laquelle on pourrait voir l'équivalent belge des *Tijuana Bibles*. Dans un album aujourd'hui interdit en Belgique et en France et difficilement trouvable sur le marché parallèle, le cinéaste et auteur de bandes dessinées s'est attaqué au plus célèbre des héros de la ligne claire, que l'on découvre dans des situations détonantes.

Progressivement, vers la fin des années 1970 et dans le courant des années 1980, avec l'avènement des albums pour adultes, l'érotisme en bande dessinée change de statut. La sexualité n'est plus l'argument principal du récit. Des scènes plus ou moins osées ponctuent les albums, au même titre que n'importe quel élément narratif. Tant et si bien qu'aujourd'hui, l'érotisme *soft* est devenu monnaie courante en bande dessinée. Il fait partie des ingrédients indispensables de certaines séries à succès. La nudité et la sexualité présentes dans les séries du plus prolifique des scénaristes belges, Jean Dufaux, ne choquent plus grand monde. Des auteurs de renom comme le Gaumais Jean-Claude Servais ou le Verwiétois René Hausman maîtrisent leur utilisation depuis longtemps. Cette pratique est désormais entrée dans les mœurs et parfois encouragée par les éditeurs, ou encore par une plateforme de crowdfunding telle que Sandawe (www.sandawe.com). Le scénariste belge Philippe Nihoul y truffe ses projets de



femmes dénudées, dans le but probable d'augmenter ses chances de voir ses albums financés par les internautes. La représentation du sexe n'a plus rien de transgressif.

DES SÉRIES TOUT PUBLIC AUX ALBUMS POUR ADULTE

De nombreux auteurs suivront dans leur carrière un cheminement semblable à cette évolution de l'histoire de la bande dessinée. On verra ainsi des dessinateurs et scénaristes passer d'une production d'albums destinés à la jeunesse à une œuvre pour adulte, souvent plus personnelle et marquée par une rupture graphique.

Le contexte de censure imposé par les principaux hebdomadaires a frustré des illustrateurs dont les aspirations artistiques ne coïncidaient pas toujours avec ce qui leur était demandé. Rappelons que le dessin de nus est souvent à la base de leur formation académique. Peut-être est-ce ce besoin de dessiner et raconter « autre chose » qui poussera nombre d'auteurs de séries pour enfants à mener parallèlement d'autres projets. Ainsi, Paul Cuvelier, auteur phare du journal *Tintin*, Will, dessinateur historique de *Tif et Tondu* et d'*Isabelle*, Bernard Hislaire ou Frank Pé ont commencé leur carrière dans ces journaux pour enfants avant de se lancer dans des récits qui font une place à l'érotisme.

Un cheminement analogue caractérise l'œuvre de Dany, qui avait enchanté les

jeunes lecteurs du journal *Tintin* avec la série onirique *Olivier Rameau*. Après être passé par la bande dessinée classique pour adulte, notamment avec *Histoire sans héros*, il lance en 1990, avec *Ça vous intéresse ?*, une série d'albums de blagues coquines, souvent potaches, empruntées « à ses potes ».

EPOXY

Le cas de Paul Cuvelier est particulièrement représentatif de ce type de cheminement. Dessinateur de bande dessinée et peintre, il est un des piliers du journal *Tintin* dans lequel il raconte les aventures du jeune *Corentin* depuis 1946. C'est dans la même série qu'en 1974 les jeunes lecteurs ont pu pour la première fois apercevoir un corps nu dans leur journal favori. Toutefois, lassé par son personnage, il souhaite se renouveler en s'adressant à un public plus adulte.

Lorsqu'il découvre *Barbarella* de Jean-Claude Forest au milieu des années 1960, l'idée lui vient d'une bande dessinée érotique dans laquelle il pourrait affranchir son dessin des contraintes qu'il a jusque-là été tenu de suivre. C'est avec le tout jeune Jean Van Hamme, alors cadre dans une multinationale, qu'il réalise cet album. Si celui-ci paraît sage par rapport à une production plus récente, il constitue à l'époque une œuvre sulfureuse.

Victime d'un accident de bateau, la jeune Epoxy échoue sur la plage de l'île des Amazones. Dans ce monde étrange, elle

fera la connaissance, souvent intime, des créatures mythologiques et des dieux grecs antiques. Jean Van Hamme utilise la mythologie, qu'il connaît et apprécie depuis longtemps, comme cadre pour écrire son premier scénario. L'univers de la mythologie a toujours été un prétexte parfait pour dessiner ou peindre la nudité. L'histoire de l'art en a donné bien d'autres exemples.

Paul Cuvelier mettra deux ans pour illustrer *Epoxy*, interrompant son travail régulièrement pour se consacrer à la peinture. Commencé en 1966, l'album sera publié à Paris dans le tumulte de mai 1968 par Losfeld, l'éditeur de *Barbarella* et des premières bandes dessinées francophones « pour adulte ». Sa parution passe alors inaperçue. Après plusieurs rééditions, *Epoxy* est devenu une bande dessinée culte. Quant à Jean Van Hamme, cette expérience marquera le commencement de la carrière à succès qu'on lui connaît.

LE GRAND POUVOIR DU CHNINKEL

Vingt ans après *Epoxy*, Jean Van Hamme, scénariste confirmé, publie notamment dans le journal *Tintin* la série *Thorgal*, qui connaît déjà un considérable succès et dont Grzegorz Rosinski est le dessinateur. Rosinski souhaite cependant faire « quelque chose de différent de *Thorgal* » et travailler le noir et blanc dans un récit isolé. Van Hamme se lance alors dans l'écriture de ce



Jean Van Hamme © Le Lombard / Charles Robin



qu'il estimera être l'un des meilleurs scénarios qu'il ait écrits, et qui offre à l'érotisme une place plus importante que dans le reste de son œuvre.

Le grand pouvoir du Chninkel est dans un premier temps publié par épisodes dans la revue (*À Suivre*) en 1986, avant de paraître sous forme d'album en 1988. Il s'inscrit dans la tradition de l'Heroic Fantasy. Van Hamme a ainsi déclaré s'être inspiré de l'œuvre de Tolkien. Le scénario emprunte aussi beaucoup au Nouveau Testament, puisqu'il s'agit en grande partie d'une réinterprétation de l'Évangile. D'autres sources d'inspiration, comme le film *2001, l'Odyssée de l'espace*, viennent enrichir ce récit. J'on est un Chninkel, peuple d'esclaves soumis à la tyrannie des immortels. Désigné par le Créateur des mondes pour rétablir la paix sur la planète Darr, il fera la connaissance de G'wel, une jeune Chninkel sous le charme de laquelle il tombe.

Le grand pouvoir du Chninkel diffère des autres collaborations du scénariste belge et du dessinateur polonais par son public. La place allouée à l'érotisme n'y est évidemment pas étrangère, excluant les jeunes lecteurs de *Thorgal*. Une fois encore, il constitue un de ces albums qui permettent à deux auteurs de s'affranchir des limites qu'ils sont tenus de respecter dans leur production plus courante, pour laisser libre cours à l'illustration de nus et, à travers plusieurs scènes de sexe, à un érotisme teinté d'humour. Épopée messianique et fantastique, ce récit

long de 134 pages a reçu le prix du public à Angoulême. Il est devenu un incontournable du neuvième art.

TRILOGIE AVEC DAMES

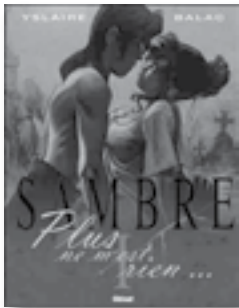
En 1989, Will est l'un des dessinateurs belges les plus représentatifs du journal de *Spirou*. Il y est entré dans les années 1940 et s'y est principalement illustré avec la série *Tif et Tondu*, qui a connu plusieurs scénaristes. Il crée dans le même journal le personnage *Isabelle* en 1970. À la fin des années 1980, il se lasse de ces personnages dont il lui semble avoir fait le tour et songe à un album plus adulte. Will a une autre passion, celle de la peinture, l'aquarelle en particulier, et ce nouveau projet lui permettrait de conjuguer ses deux univers de prédilection. Il collabore à cette époque avec Desberg, qui scénarise alors *Tif et Tondu*. Avant de devenir le scénariste du *Scorpion* et d'*I.R.S.*, il s'associe avec Will pour un premier album marquant un tournant dans leurs carrières. Il sera suivi de deux autres, réunis par la suite dans un même volume intitulé *Trilogie avec dames*.

Le jardin des désirs paraît en 1989, dans la toute jeune collection Aire Libre, lancée un an auparavant par Philippe Vandooren et Jean Van Hamme. Pour son scénario, Desberg s'inspire de l'univers grinçant des nouvelles de Roald Dahl qui donnera ce ton particulier à l'album. Fable à l'érotisme tout en retenue, quête de l'idéal féminin,

Le jardin des désirs est sublimé par un graphisme très réussi. L'album marquera une rupture dans le dessin de Will qui s'essaie à de nouvelles techniques puisqu'il laisse tomber la ligne claire pour travailler en couleur directe. Le libertinage et l'humour font bon ménage dans ce premier album léger, suivi d'un deuxième, plus sombre, l'année suivante.

La vingt-septième lettre, paru en 1990, deviendra un album emblématique de la collection Aire Libre. Le ton se fait plus grave, puisque l'histoire narre le parcours d'un gamin des rues dans le Berlin des années 1930 et 1940. Recueilli dans une maison close, il y est élevé par des prostituées qui deviendront ses mères de substitutions, alors que le nazisme gagne du terrain. L'érotisme n'est pas au cœur du récit mais crée plutôt une atmosphère faite d'une sensualité douce présente tout au long de l'album et qui tient lieu de décor à ce parcours initiatique. Le troisième album, *L'appel de l'enfer*, renoue avec l'humour. Le style léger de ce recueil de contes érotiques rappelle celui du *Jardin des désirs*.

En 2007, les trois albums sont réunis dans une intégrale, sous le titre quelque peu trompeur *Trilogie avec dames*, dans la mesure où il ne s'agit pas d'une trilogie au sens strict. Le parfum de libertinage et la sensualité avec laquelle Will dessine les femmes lient ces trois récits indépendants, où l'érotisme sert le propos, sans que les auteurs n'en abusent.



LE CIEL AU-DESSUS DE BRUXELLES

C'est en 1978 que le jeune bruxellois Bernard Hislaire fait ses débuts dans le magazine *Spirou* avec la publication de la série *Bidouille et Violette*, l'histoire d'amour charmante et sensible de deux adolescents. En 1984, l'illustrateur bruxellois crée l'émoi chez les jeunes lecteurs du journal dans une scène qui transgresse les tabous d'application dans cette publication pour la jeunesse. Violette y nage nue dans le troisième album de la série. Par son onirisme et son romantisme, *Bidouille et Violette* est jugé trop avant-gardiste par Charles Dupuis. Bernard Hislaire explorera d'autres horizons et la série s'arrête, regrettée par nombre de lecteurs qui continuent à la juger inoubliable. Bernard Hislaire devient Yslaire lors de la parution du premier tome de sa série la plus emblématique, *Sambre*. Ce changement de nom correspond à une rupture à la fois graphique et générique dans son travail. Son dessin s'y fait plus audacieux et novateur, travaillant le clair-obscur tout en noir, gris et rouge. Son style a été abondamment copié depuis. L'histoire est celle d'un amour impossible et destructeur à la veille de la Révolution française. L'amour, le sexe et la mort y sont intimement liés, empreints d'un romantisme tragique.

Ce lien entre *Éros* et *Thanatos* marquera l'œuvre d'Yslaire, puisqu'on le retrouve de façon plus explicite encore dans *Le ciel*

au-dessus de Bruxelles. Parus en 2006, les deux albums qui composent ce diptyque ont été pensés en 2003, lors du début de la guerre en Irak et des manifestations sans précédent qui ont eu lieu partout dans le monde pour réclamer la paix. Yslaire relate la rencontre amoureuse entre Jules, un Juif Khazar, et Fadya, schaerbeekoise kamikaze sur le point de se faire exploser dans la foule lors d'une de ces contestations populaires. L'auteur a pris au mot le slogan « Make Love Not War ». La guerre en Irak commence. Jules et Fadya font inlassablement l'amour, des heures durant, dans une chambre de l'hôtel Hilton, alors que dehors le monde se déchire.

Même si les scènes de sexe en bande dessinée n'ont désormais plus rien d'anecdotique et ne sont plus taboues, celles du *Ciel au-dessus*



de Bruxelles sont absolument transgressives, Yslaire se démarquant de l'érotisme présent dans la bande dessinée classique. Il va plus loin dans la représentation des corps et de l'acte sexuel, n'omettant aucun détail. Les images sont crues, certes, mais « la guerre n'est-elle pas plus obscène ? » interroge l'auteur dans la note qui clôt le deuxième tome. La jeune femme est nue à l'exception de son hijab et de la ceinture d'explosifs attachée autour de sa taille et qu'elle ne peut pas enlever. C'est bien la confrontation entre le sexe et le contexte politique plutôt que la représentation de la volupté elle-même qui est transgressive dans ce récit déroutant.

ZOO

Créé par Frank Pé, le personnage de *Broussaille*, écolo et rêveur, voit ses aventures paraître à partir de 1978 dans le journal *Spirou*. Dès *Les baleines publiques*, son premier album, l'univers animalier fait son entrée dans l'œuvre de Frank. Passionné par les zoos, Frank désire dessiner un album sur ces lieux qui le fascinent. Sa rencontre avec Philippe Bonifay sera décisive. En 1991, Frank emmène le scénariste français au zoo d'Anvers pour s'imprégner de son atmosphère. Sur place, Bonifay imagine l'histoire qu'ils développeront ensemble.

Le premier tome de *Zoo*, chef-d'œuvre de son auteur, est publié en 1994 dans la collection Aire Libre, et en constituera l'un des fleurons. Il a fallu pas moins de trois années

à Frank pour illustrer ce premier album, six pour le deuxième et sept pour le troisième. En dépit de ce rythme de parution peu commun, la série n'a pas perdu ses lecteurs, mais en a gagné.

Si l'érotisme n'est pas l'élément central du récit, sa présence y est néanmoins mémorable et le personnage de Manon, jeune femme sauvage à la sensualité insouciante, marque les esprits. Comme Mowgli, elle est une enfant animale, et son contact avec les bêtes est bien plus aisé que ses rapports avec les humains. La sexualité est animale, naturaliste. On est loin du romantisme cher à Yslaire, chez qui l'érotisme est lié à la mort. Tout au contraire, il est chez Frank en corrélation avec la vie, dans ce qu'elle a de plus organique. À cet égard, son œuvre paraît plus proche de celle de René Hausman que de celle d'Yslaire, avec lequel il est pourtant souvent comparé.

Marqué par l'œuvre de Rodin, Frank Pé dessine, peint et sculpte. Le personnage de Buggy est directement inspiré par le sculpteur animalier Rembrandt Bugatti. Son unique modèle humain, Manon, est devenue sa muse et sa maîtresse. Les corps de Manon et de Buggy sont dessinés comme ceux des animaux du zoo, parmi ceux-ci, d'ailleurs. En utilisant la couleur directe, Frank travaille la lumière et les ombres, donnant de la matière aux corps, les sculptant presque. La sensualité brute qui se dégage de ces scènes leur confère une atmosphère unique.

FRAISE, CHOCOLAT & CIE

En 2006, l'éditeur bruxellois Les Impressions Nouvelles publie un roman graphique érotique qui se démarque en tous points des stéréotypes du genre. Il s'agit du récit autobiographique qu'Aurelia Aurita, jeune dessinatrice française, fait de sa liaison amoureuse avec son amant, auteur de bande dessinée également puisqu'il s'agit de Frédéric Boilet. Avec *Fraise et Chocolat*, l'éditeur a vu sa prise de risque récompensée par un grand succès commercial. Le livre sera suivi d'un deuxième tome en 2007.

Cet album constitue un tournant dans l'histoire de l'érotisme dans la bande dessinée. D'une part par la forme, puisqu'il s'agit d'un roman graphique, dont le petit format et le nombre de pages n'est pas habituel lorsqu'il est question de bande dessinée érotique. Le trait est naïf, léger, spontané, à l'opposé du dessin réaliste auquel sont habitués les amateurs du genre. Il donne une candeur au récit et offre une approche plus douce, permettant un accès plus facile aux scènes les plus osées.

D'autre part, lorsqu'une femme s'approprié un sujet jusque-là réservé à des auteurs de sexe masculin, c'est tout sauf un détail. « C'est intéressant d'avoir le point de vue d'une femme et de sortir des canevases pornographiques, avec toutes ces femmes calibrées », précise Frédéric Boilet². Le regard de l'illustratrice change en effet la donne et lui permet de s'affranchir des poncifs de la bande dessinée érotique. Le

sexe y est un élément parmi d'autre dans cette relation amoureuse et, bien qu'il s'agisse d'un élément prépondérant, il ne constitue pas l'unique objet du récit.

C'est cette différence aussi bien formelle que de point de vue (celui d'une femme dans un univers dont les auteurs ont longtemps été des hommes, de façon presque exclusive) qui a permis d'ouvrir l'accès de cet album à un large public, le sortant du ghetto de la « B.D. cochonne ». Elle l'ouvre aussi à un lectorat féminin, alors que la bande dessinée érotique est en général réservée à un public masculin, voire calibrée pour celui-ci.

Certaines caractéristiques de *Fraise et Chocolat* sont présentes dans les albums *Calinée sous X* paru en 2007 chez Carabas et *Arthur et Janet* publié en 2009 chez Drugstore. Illustrés par une femme belge, Karo, du même âge





page de g. Aurélia Aurita
© Georges Seguin (Okki)

qu'Aurelia Aurita, scénarisés par Jean-Luc Cornette, ces albums présentent un même type de trait naïf, presque enfantin. Le ton, léger, libertin, permet d'aborder des scènes osées de façon plus aisée, sans la violence d'une image érotique réaliste.

Le parcours de ces illustratrices est tout différent du cheminement par lequel sont passés les auteurs cités précédemment. Il semblerait que l'érotisme puisse désormais être abordé sans détour, et même au tout début d'une carrière. Le neuvième art a évolué et les publications pour enfants semblent ne plus être un passage obligé. L'érotisme en bande dessinée se réinvente, trouve de nouvelles manières de se faire raconter, de se faire représenter. Ce faisant, il atteint de nouveaux publics.

VERS UN AFFRANCHISSEMENT DES CARCANS

L'érotisme illustré témoigne d'une longue tradition en Belgique. De son côté, la bande dessinée demeure pendant des décennies réservée aux enfants. Les interdits imposés par la morale pèsent sur les auteurs. L'évolution des mœurs à la fin des années 1960 aidant, l'érotisme fait son apparition dans ce qu'on n'appelle pas encore le neuvième art, sous l'influence de la bande dessinée américaine. D'abord subversifs, les albums traitant de la sexualité passeront de la transgression à la norme. Longtemps, le passage obligé des auteurs par la case *Tintin*

ou *Spirou* les a poussés à se brider avant de se tourner vers une création pour adulte.

Ces quinze dernières années, la bande dessinée a vu son paysage se modifier. Romans graphiques, autobiographies, éditeurs indépendants se sont multipliés et de nouvelles influences sont apparues, comme celle du manga. Riches de ces acquis, les auteurs y gagnent autant de nouvelles possibilités de s'exprimer autrement. Des dessinateurs tels que Frédéric Boilet avec *L'épinard de Yukiko*, publié chez Ego comme X, Baudoin avec *Salade niçoise* à l'Association ou Dominique Goblet avec *Plus si entente* au Fremok, témoignent de cette nouvelle diversité tant graphique que de traitement du sujet. L'érotisme en bande dessinée s'est démultiplié. Il s'est assuré une place dans le paysage de la bande dessinée en Belgique et constitue une dimension qui fait désormais partie intégrante de son histoire, comme de son présent. Réservé autrefois à un public masculin averti, il s'est approprié le droit d'être lu par tous et toutes, à mesure qu'il a été traité de manières variées par des auteurs qui se sont affranchis du carcan qui le limitait à un public spécifique.

Pour aller plus loin :

Jacques Sadoul, *L'Enfer des bulles. L'érotisme dans la bande dessinée*, Paris, Pauvert, 1968.

« Sexe & BD », *Beaux Arts*, numéro hors-série, juillet 2014.

- 1 « Exclusif : Entretien avec Yslaïre », par Nicolas Anspach, *ActuaBD*, 25 septembre 2003. [En ligne], URL : <http://www.actuabd.com/Exclusif-Entretien-avec-Yslaïre>
- 2 Olivier Le Bussy, « Journal très intime », dans *La Libre Belgique*, 30 novembre 2007. [En ligne], URL : <http://www.lalibre.be/culture/livres/journal-tres-intime-51b896c4e4b0de6db9b0fe77>



ÉROTISME EN BIBLIOTHÈQUE

UN FONDS À BERCHEM-SAINTE-AGATHE

NAUSICAA DEWEZ

La Bibliothèque de Berchem-Sainte-Agathe compte un important fonds de littérature érotique. Loin d'être dérobés aux regards dans un quelconque *enfer*, romans, bandes dessinées, essais et manuels sont mis à la disposition de tout « lecteur averti ». On en parle avec Laurence Duhin, responsable de la bibliothèque.

Laurence Duhin, vous êtes la responsable de la Bibliothèque publique de Berchem-Sainte-Agathe. Présentez-nous ce lieu de lecture bruxellois.

Laurence Duhin : La Bibliothèque de Berchem est une bibliothèque communale qui est installée dans le bâtiment actuel [situé rue des Soldats n° 21 à Berchem-Sainte-Agathe] depuis 35 ans. Elle a connu un tournant au début des années 2000 : une reconnaissance par la Communauté française dont une dynamique profonde a découlé. C'est aussi à ce moment qu'a eu lieu la séparation entre la partie francophone et la partie néerlandophone – nécessaire pour que chacun ait droit aux subsides de sa Communauté. C'est à partir de là que la Bibliothèque s'est développée dans ses actions, son personnel, ses collections... J'ai eu une grande chance : lors de mon arrivée à la Bibliothèque, qui coïncide avec cette période de reconnaissance par la Communauté française, la Commune de Berchem a décidé de nous octroyer de sérieux moyens. Le budget des acquisitions a été doublé et nous avons pu prendre de nouvelles orientations dans les achats de livres. Par ailleurs, je suis très attachée aux animations en bibliothèque – j'y ai même consacré mon mémoire de fin d'études : c'est une dynamique que j'ai tenu à instaurer à Berchem dès mon entrée en fonction. Aujourd'hui, les résultats sont là : 2 800 lecteurs, 4 000 même si on prend le public des animations, plus

les écoles ; une bibliothèque très active, dans le domaine des animations notamment...

Pourquoi la Bibliothèque s'est-elle dotée d'un fonds de littérature érotique ?

C'est encore une initiative qui a surgi dans cette période, cruciale pour nous, du début des années 2000. Nous devons répondre au Décret de 1978 de la Communauté française qui nous imposait d'atteindre une série de normes. J'ai eu la conviction qu'il fallait cultiver la spécificité de notre bibliothèque, nous démarquer de ce qu'on pouvait trouver ailleurs tout en respectant les normes et missions qui nous étaient assignées. Nous étions en période de Saint-Valentin et c'est ainsi que l'idée d'un fonds de littérature érotique a germé – d'autant qu'il nous permettrait de proposer des animations pour adultes, à une époque où les animations en bibliothèque étaient presque toujours destinées à un public d'enfants. Une fois que l'idée a émergé, toute l'équipe a suivi avec enthousiasme et le fonds est né. Il compte actuellement 250 à 300 livres.

Est-il toujours alimenté aujourd'hui ?

Un peu moins qu'auparavant. Il était plus facile de trouver des titres à acquérir au début, quand le fonds était entièrement à construire. Mais on continue. Nous avons par exemple acquis *Cinquante nuances de Grey* et d'autres ouvrages dans la veine du



Laurence Duhin © Biblioberchem

Mommy Porn. Alors que d'autres bibliothèques se sont interrogées sur la légitimité de cet ouvrage et la pertinence de le proposer à leurs lecteurs, cet achat n'a pas posé de problème chez nous, parce que le livre avait sa place dans notre fonds érotique. Évidemment, on peut toujours se demander si ce livre est effectivement érotique – et plus largement ce qu'est un livre érotique. Cette question est même l'une des difficultés principales pour l'accroissement de notre fonds, qui ne se limite par ailleurs pas au roman. On y trouve par exemple des livres sur la littérature érotique, des ouvrages sur la sexualité, des bandes dessinées, des beaux-livres sur la photographie ou la peinture érotiques. Il s'agit vraiment d'un fonds multi-facettes.

Est-il présenté comme un ensemble dans la Bibliothèque, clairement séparé des autres ouvrages ?

Il est réparti dans plusieurs sections de la Bibliothèque. Les romans érotiques sont rassemblés et bien signalés avec des étiquettes rouges. Il ne s'agit bien sûr pas de stigmatiser les lecteurs, mais comme nous avions déjà eu des remarques de certaines personnes choquées à la lecture de *La bicyclette bleue*, nous avons décidé d'utiliser cette

signalétique pour que chacun emprunte ces livres en connaissance de cause. Depuis lors, nous avons eu un seul retour d'un lecteur nous signalant qu'un livre impliquait de la pédophilie.

Les bandes dessinées érotiques sont sur l'étagère des BD, mais elles sont séparées des autres, parce que beaucoup de jeunes lecteurs fréquentent ce rayon – cela ne les empêche d'ailleurs pas de prendre ces bandes dessinées...

Les ouvrages sur la sexualité sont rangés sous une cote propre.

Nous avons par ailleurs développé un indice CDU sur les cotes de rangement, qui signale les livres érotiques.

Le fonds érotique fait-il encore l'objet d'une valorisation particulière, d'animations ?

Les livres érotiques sont clairement identifiés comme tels et occupent une place bien en vue, mais le fonds n'est plus autant mis en évidence qu'auparavant, lorsqu'il faisait l'objet d'animations. Notre but n'est pas de *racoler*, mais simplement de proposer ces ouvrages à nos lecteurs habituels.

Précisément, à quels lecteurs s'adressent les ouvrages érotiques de la Bibliothèque ?

Nous sommes une bibliothèque communale, avec un public large et familial. Notre objectif est d'offrir des livres de délasserment à tout un chacun. Le fonds érotique s'adresse lui aussi à ce public.

Y a-t-il des pièces dont vous êtes particulièrement fière, qui méritent d'être mises en exergue ?

La force de ce fonds est selon moi dans la complémentarité des ouvrages qui le composent plus que dans telle ou telle pièce particulière. Ce n'est d'ailleurs pas un fonds qui renferme des pièces de grande valeur bibliophilique. Je suis néanmoins fière des ouvrages du fonds qui proposent une approche documentaire sur la sexualité, qui dédramatisent cette question et parlent à nos jeunes lecteurs d'une sexualité harmonieuse et épanouie, loin de certaines images de clips vidéo ou sur Internet.

La littérature érotique fait souvent l'objet de jugements moraux, voire d'interdictions de lire. Quel est pour vous le rôle que doivent jouer bibliothèques et bibliothécaires dans ce débat ?

En tant qu'organisme public, nous essayons de prendre les précautions nécessaires pour que chacun ait accès à ces livres en connaissance de cause. Nous les signalons clairement, mais nous estimons que les lecteurs savent ce qu'ils font. Pourquoi d'ailleurs une bibliothèque ne pourrait-elle pas s'ouvrir à ce type d'ouvrages, alors que le reste du monde est amplement ouvert à la sexualité ? Elle est monnaie courante à la télévision ou sur Internet. La bibliothèque peut elle aussi s'aventurer sur ce terrain-là, peut-être en y jouant un rôle de balise – et encore : en respectant la liberté de chacun.

INITIATION, ÉDUCATION ET CENSURE

EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE

VICTOIRE DE CHANGY

La littérature de jeunesse impose chaque année davantage son succès dans le monde de l'édition. Quelle place y trouve la sexualité ? S'agit-il d'une thématique au statut à part ? Dans quel contexte cette dernière est-elle appelée à se développer ? Parcours à travers quelques livres représentatifs en la matière.

DU CORPS AU SENTIMENT AMOUREUX

Pour les enfants en bas âge, nul besoin d'évoquer la sexualité. Plusieurs ouvrages destinés à cette tranche d'âge envisagent, en revanche, une introduction au lien amoureux et à la tendresse.



Peter Elliott © Peter Elliott

Dans *Mon amour trop loin*¹, l'auteur belge Peter Elliott présente à l'enfant les notions de tendresse, d'amour « longue distance », de séparations et de retrouvailles.

Du même auteur, les deux livres connexes *Je suis une petite fille !* et *Je suis un petit garçon !*² introduisent la notion du genre et retracent l'évolution de l'enfant depuis le ventre de la maman jusqu'au devenir des « grands ».

Dans *Tout nu*³, de Ludovic Flamant, on apprend d'abord à s'habiller de son corps. Marie Wabbes, avec *D'où viennent les bébés*⁴, amorce une éducation à la sexualité. Un petit garçon y raconte, en narrateur, l'histoire de sa naissance.

LES ADOLESCENTS ET LA SEXUALITÉ : RÉALITÉ TRANSPOSÉE OU IDÉALISÉE ?

Dans les romans pour adolescents, on retrouve tour à tour des vérités ou une réalité idéalisée de la sexualité.

Dans *Tout va bien*⁵, Eva Kavian ramène l'amour hors du quotidien des jeunes d'aujourd'hui, loin des caméras, Internet et autres échanges virtuels : « Il l'embrassa, plus encore, mieux encore, le premier baiser de sa vie d'homme, le premier baiser de sa vie de femme, rien à voir avec un baiser de télé-réalité volé par une caméra cachée. *J'ai envie de faire l'amour avec toi. Moi aussi.* »

Quelle que soit la précision de ses souvenirs ou la sincérité de ses intentions, un auteur de romans pour adolescents n'a en réalité que sa représentation adulte de l'adolescence et de ses enjeux à retranscrire. L'écriture, même si elle se veut à l'écoute des jeunes avec le souci de répondre à leurs attentes, reste celle d'un adulte et dès lors le reflet de la représentation que ce dernier se fait de l'adolescence : « La seule véritable représentation adolescente de l'adolescence



Frank Andriat © 2015 Frank Andriat



ne pourrait être écrite que par des adolescents. [...] L'auteur adulte est condamné à mimer l'adolescent. [...] Quelque part, c'est donc la vision de l'adolescence que l'auteur accepte d'assumer et, à travers lui, la société ou une partie plus ou moins avancée de cette société⁶. »

Difficile, également, de passer outre le désir d'éducation et d'oublier le caractère influençable de ces esprits encore, pour la plupart, si malléables. Les auteurs tentent donc de reproduire une image de l'enfant ou de l'adolescent selon leurs propres perceptions de la réalité, ou au contraire de proposer une image de l'enfant et de l'adolescent « idéal » au regard de la société. On oscille entre représentation idéaliste, éducative, ou pseudo-réaliste. Mais une retranscription exacte de la sexualité et de ses enjeux est-elle envisageable ? Il convient peut-être de se demander si le livre de jeunesse peut renoncer à sa vocation formative.

L'ALTER SEXUALITÉ ÉVOQUÉE

Avec l'évolution des mœurs, la nécessité d'évoquer, en littérature de jeunesse, l'altérité, l'homosexualité ou l'homoparentalité semble de plus en plus prégnante pour que les jeunes aient la possibilité de s'y reconnaître, de reconnaître leurs comparses à la sexualité ou à la construction familiale dite « différente », pour éviter l'exclusion et les conséquences dramatiques qui peuvent en découler.

Dans *Tabou*⁷, Frank Andriat parle d'un adolescent qui s'est donné la mort parce qu'il n'acceptait pas son homosexualité. Dans sa classe, en apprenant les raisons, c'est la consternation :

« M'enfin, Maman, j'ai pas du tout envie de devenir une tapette !

– Il ne s'agit pas de ça, Réginald. D'abord, on ne dit pas « tapette sans savoir. Tu viens de prendre conscience que tout le monde ne vit pas sa sexualité de la même manière, tu viens aussi d'apprendre que celui qui n'accepte pas cette situation peut poser des actes dramatiques. Le jour où tu rencontreras un homosexuel, ça te permettra peut-être d'avoir un peu de considération pour lui. » Dans *Zapinette chez les Belges*⁸, Albert Russo présente un personnage voguant sans sourciller hors des « conventions », notamment en compagnie de son « loufoque » oncle homosexuel.

LITTÉRATURE ET CENSURE, AUJOURD'HUI COMME HIER ?

Aujourd'hui, il semble de prime abord plus aisé d'évoquer les sujets plus « sensibles » aux adolescents tels le suicide, le sida, et évidemment la sexualité.

Dans *La vie en Rose*⁹, Gudule, récemment disparue, parle de l'avant mai 68 et donne le ton : « Même Colette, Malraux, Françoise Sagan – es moins bégueules ! – n'abordent la sexualité qu'avec prudence, voire pruderie, privilégiant les métaphores au détri-

ment des descriptions précises. Quant aux parents... Le mot n'a même pas cours dans leur vocabulaire ! » Le roman, autobiographique, évoque la naïveté propre à l'époque. *A contrario*, le même ouvrage cherche à décrire les choses « comme elles sont », sans pincettes ni fioritures :

« Aïe, crie Rose. Ça fait mal !

– Détends-toi, l'exhorte-t-il en soufflant comme un phoque. Elle fait son possible pour, mais ce n'est pas facile. Avec ce truc énorme qui force le passage... La douleur ne diminue pas, bien au contraire. À chaque coup de rein, elle est plus aiguë, plus profonde. [...] Quand je pense qu'on en fait tout un plat. Moi je ne recommencerai jamais ! »

Si, évolution des mœurs oblige, la littérature de jeunesse s'autorise aujourd'hui à évoquer plus librement quelques sujets qu'auparavant, de nouvelles règles quant à ce qu'il faudrait ou ne faudrait pas dire s'imposent pourtant : « Autre temps, autres mœurs. Les interdits changent avec les saisons et les tabous d'hier deviennent la morale d'aujourd'hui [...] Si évolution il y a, elle est probablement à chercher de ce côté. Il est peu de romans pour adolescents qui, aujourd'hui, évitent d'évoquer la première expérience sexuelle et les angoisses qui l'accompagnent¹⁰. »

Lorsque nous l'interrogeons à ce sujet, Frank Andriat affirme qu'« il y a plus de freins aujourd'hui qu'il y a vingt ans ; les éditeurs cherchent à demeurer plus lisses.



Une éditrice m'a notamment fait remarquer qu'elle ne publierait jamais les aventures d'un personnage appelé Bob Tarlouze ! C'est sans doute parce que nous (les Belges) sommes plus décalés que cette série (qui a aussi du succès dans les collèges en France) a été publiée en Belgique, chez Ker ! [...] Si le sujet de la sexualité est peu évoqué, c'est sans doute parce qu'il met mal à l'aise. En 1992, mes élèves riaient de Poelvoorde dans *C'est arrivé près de chez vous*. Aujourd'hui, certains pensent que ce type de film devrait être interdit¹¹ ».

Parler de sexualité est délicat pour le professeur, il craint à la fois les réactions des élèves et celles des parents dont certains admettent difficilement que tel sujet soit abordé. Gudule, interrogée par le critique Lionel Labosse sur son site, confiait : « Dès que les auteurs abordent le domaine de la sexualité, ils se heurtent à la peur des éditeurs qui eux-mêmes redoutent la réaction des enseignants bien-pensants¹². »

D'un point de vue légal, selon la loi française du 16 juillet 1949 sur les publications en littérature pour la jeunesse de langue française, « Les publications visées à l'article 1 ne doivent comporter aucune illustration, aucun récit, aucune chronique, aucune rubrique, aucune insertion présentant sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche, ou tous actes qualifiés crimes ou délits ou de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse, ou à inspirer ou entre-

tenir des préjugés ethniques. Elles ne doivent comporter aucune publicité ou annonce pour des publications de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse ». Cette loi, qui impacte forcément tous auteurs souhaitant voir distribuer leurs ouvrages sur le territoire français, instaure donc une situation ambiguë, « à mi-chemin entre intimidation et répression¹³ ». Quasiment aucun livre n'a été interdit, mais les éditeurs, craignant les réactions, s'autocensurent par eux-mêmes. Daniel Delbrassine ajoute : « La loi exerce donc ses effets par l'intimidation et la menace, puisque les auteurs et les éditeurs lui accordent spontanément leur "consentement, pour se soumettre à un horizon d'attente normative" selon la formule de Pascal Durand, spécialiste liégeois de la censure. À tous les stades de la chaîne du livre, les acteurs sont influencés dans leurs choix et comportements : auteurs et éditeurs s'autocensurent, se soumettent aux éventuels avis de la Commission [de surveillance et de contrôle des publications destinées à la jeunesse], et redoutent les réactions des prescripteurs courroucés qui ne manqueront pas d'invoquer la loi. On dispose de peu de témoignages sur l'autocensure pratiquée par les auteurs, mais l'usage en est, semble-t-il, largement répandu et tout à fait admis. Du côté des éditeurs et directeurs de collection, le comportement n'est pas différent. Il semble que ce soit surtout la tonalité positive des récits qui préoccupe aujourd'hui les maisons d'édition : c'est ce qui ressort de

l'enquête réalisée par *Citrouille*, la revue des libraires (n° 36, novembre 2003), auprès de cinq directrices de collection spécialisées dans le roman pour adolescents. Sylvie Gracia (éd. du Rouergue) y admet avoir suggéré des modifications sur un manuscrit. Les romans considérés comme problématiques ne sont pas achetés ou alors rangés pour être inaccessibles, comme l'affirme Véronique Soulé, bibliothécaire spécialisée pour la jeunesse¹⁴. »

Soumis à la pression du public et influencé par la critique des revues professionnelles, le monde de l'édition, tout comme celui des bibliothécaires, préfère la prudence au parfum de scandale dommageable d'un point de vue commercial.

Nous semblons vivre une époque paradoxale : dans la publicité, les films, sur la toile, la pornographie est si présente qu'elle en serait presque banalisée. Par contre, dans les livres ou à l'école et parce que les écrits restent, il s'agit d'être prudent.

Frank Andriat nous évoque sa surprise à ce sujet : « Dernièrement, un ado m'a dit que j'écrivais de "sales livres" parce qu'un personnage en insultait un autre dans mon texte. Je lui ai demandé comment il parlait, lui. "Bien pire ! m'a-t-il répondu, mais dans un livre, on ne parle pas de cela ou comme cela." Des élèves m'ont demandé si, à cause d'une scène d'amour dans un roman (une page sur plus de deux cents), l'auteur était un obsédé ! Je crois que la banalisation du sexe et des images horribles sur Internet crée

une réaction et un retour à des règles plus strictes. »

On songera évidemment au tollé tout récent en France autour du livre *Tous à poil*⁵ de Claire Franek et Marc Daniau, un album récompensé, en Belgique, par le prix Libbylit. Pour rappel, ledit livre avait été présenté comme choquant et décredibilisant, car il déshabille la maîtresse, le policier, le président, les différentes autorités. Aujourd'hui comme il y a vingt ans, les évocations de la nudité et de la sexualité échappent difficilement à de vives réactions.

PEUT-ON PARLER DE TOUT EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE ?

La question fait débat. Nous avons recueilli les témoignages de trois figures emblématiques de la littérature de jeunesse en Belgique francophone.

Frank Andriat, auteur : « En littérature jeunesse, on peut évidemment parler de tout. Il est important de trouver le ton juste pour ne pas choquer inutilement, pour ouvrir au dialogue. À certains moments, il faut être cru, à d'autres, plus soft. »

Luc Battieuw, bibliothécaire-dirigeant à la bibliothèque de Laeken et directeur du Centre de littérature de jeunesse de Bruxelles : « On sent bien que les difficultés à proposer tel ou tel livre relèvent parfois d'une pratique de la censure, explicite ou non, mais aussi, et peut-être encore plus souvent, de l'autocensure. Lorsque





page de g. Xavier Deutsch
© Xavier Deutsch

l'on parle de sexe, parle-t-on de tout ? Si l'amour hétérosexuel semble aller de soi, quid de l'homosexualité quand elle n'est pas victime du sida ou de l'homophobie, quand elle est heureuse ? Parle-t-on vraiment de l'homosexualité féminine ? Certains mots sont-ils tabous ? Jouir a-t-il sa place ? Censure et autocensure s'inscrivent dans une histoire, tout comme les bons sentiments concernant la protection de l'enfance. De nouvelles formes de clichés n'apparaissent-elles pas, masquées par le politiquement correct¹⁶ ? »

Xavier Deutsch, auteur : « Peut-on ? Doit-on ? Faut-il évoquer la sexualité dans des romans pour les adolescents ? Et de quelle manière ? Avec des pincettes, sans avoir l'air d'y toucher ? Ou frontalement, sans peur ni reproche ? En réalité, je ne me suis jamais posé aucune de ces questions. Lorsque j'écris un roman, la seule considération qui vaille est : ce que j'écris, cette phrase, ce paragraphe, est-il bon pour le roman ? Ce passage sert-il le roman ? Ou pas ? C'est vrai pour n'importe quel passage, qu'il y soit question de sexe ou pas. Pour quelle raison la sexualité devrait-elle être considérée d'une autre manière que, par exemple, la géographie, le sport ou la botanique, dans un roman... Au nom de quoi le sexe devrait-il être regardé comme un compartiment particulier de l'existence, un domaine qu'il faudrait honnir ou sacraliser ? Depuis quand faudrait-il écrire des romans en fonction de ce qu'un lecteur pourrait

penser ou ressentir ? Un romancier n'écrit pas en fonction de lui, pas davantage qu'en fonction de son lecteur. Il écrit en fonction du roman. Rien d'autre ne compte ; le fait qu'il s'agisse de littérature jeunesse n'intervient pas ! Un romancier, pas plus qu'un roman, n'a vocation à prendre soin de son lecteur, aussi jeune soit-il¹⁷. »

POUR CONCLURE

Il semble bien que la littérature de jeunesse réponde à l'un de ces phénomènes du début du *xxi*^e siècle que constitue le « politiquement correct ». L'expression se dit et se veut libre mais dans certains cas, une approche « sur la pointe des pieds » tendrait à s'imposer. Faut-il y voir un retour des tabous au nom d'une certaine morale et/ou parfois de certaines idéologies d'origines religieuses au regard d'un excès jusqu'à la nausée de violence ou de crudités ?

Les images se multiplient sur les écrans, heurtent et choquent en l'absence de toute limite. Sont-elles considérées comme plus éphémères que le livre, œuvre appelée à une plus grande pérennité ? Sommes-nous en littérature comme dans d'autres cadres au-devant d'un tournant de société, à la recherche d'un retour de certaines valeurs, quitte à faire le choix d'une certaine hypocrisie ?

La question est posée et les réponses probablement complexes. Il faudra sans doute attendre le regard rétrospectif des générations futures pour obtenir un éclairage objectif.

- 1 Peter ELLIOTT, *Mon amour trop loin*, L'École des loisirs, Pastel, 2013. Dès 3 ans.
- 2 Peter ELLIOTT, *Je suis une petite fille ! et Je suis un petit garçon !*, L'École des loisirs, Pastel, 2001. Dès 3 ans.
- 3 Ludovic FLAMANT, *Tout nu*, L'École des loisirs, Pastel, 2008. De 2 à 7 ans.
- 4 Marie WABBES, *D'où viennent les bébés*, Éditions du Sorbier, 1990.
- 5 Eva KAVIAN, *Tout va bien*, Mijade, 2014.
- 6 Alain JEAN-BART, Danielle THALER, *Les enjeux du roman pour adolescents*, L'Harmattan, 2002.
- 7 Frank ANDRIAT, *Tabou*, Mijade, 2008. Dès 14 ans.
- 8 Albert RUSSO, *Zapinette chez les Belges*, Éditions Hors Commerce, 2001.
- 9 GUDULE, *La vie en Rose*, Grasset Jeunesse, 2003.
- 10 Alain JEAN-BART et Danielle THALER, *op. cit.*
- 11 Entretien réalisé en avril 2015.
- 12 Entretien réalisé le 23 avril 2007 par Lionel Labosse : www.alterite.com
- 13 Jean-Paul GABILLIET, *On tue à chaque page !*, Éditions du Temps, 1999.
- 14 Daniel DELBRASSINE, « Censure et autocensure dans le roman pour la jeunesse », dans *Parole. Revue de l'institut suisse Jeunesse et Médias*, 2008.
- 15 Claire FRANEK et Marc DANIAU, *Tous à poil*, Éditions du Rouergue, 2011.
- 16 Luc BATTIEUW, « La littérature de jeunesse en questionnement ! », dans *Actes du colloque du 17 mars 2008 « La littérature de jeunesse en questionnement »*, URL : http://www.cljbxl.be/Realisations/SemPaulHurtLittJeun2008_ActesColloque.pdf
- 17 Entretien réalisé en avril 2015.

NADINE MONFILS

NÉE DANS LE JARDIN D'ALICE AUX PAYS DES MERVEILLES ET DES PETITES HORREURS

MICHEL ZUMKIR

Nadine Monfils a publié plus de quarante livres, du plus noir au plus rose, du plus polar au plus érotique. Des livres toujours déjantés, atypiques et follement belges. Pleine de paradoxes, elle enseignait la morale tout en écrivant ses premiers *Contes pour petites filles perverses*. Nous l'avons rencontrée dans son petit appartement montmartrois à quelques pas de Pigalle la sulfureuse, pour aborder la face érotique de son œuvre. Celle où des femmes-enfants n'ont peur ni des vieux messieurs ni des anges noirs, débordent d'imagination libertine et assassine, déambulent dans un monde doux, violent, fantasque tout autant que fantastique.

Votre bibliographie est riche et foisonnante. Pouvez-vous esquisser les contours de votre œuvre érotique ?

Je vais essayer. Mais les catégories ne sont pas étanches et le sexe est partout dans mes livres, tout comme il fait partie intégrante de la vie. Même Mémé Cornemuse, la vieille bique de mes derniers polars, peut être qualifiée d'érotique. Le sexe, elle aime ça, et ne se prive pas de le pratiquer. Pour en venir à mes débuts, j'avais vingt ans quand j'ai écrit mes premières nouvelles érotiques, les *Contes pour petites filles perverses*. Elles ont été éditées au Cri en 1981. Leonor Fini avait aimé le manuscrit et m'a offert trois dessins pour l'illustrer. Un très beau cadeau que j'ai gardé précieusement. Jacques De Decker a été le premier à en faire un article dithyrambique. Je ne l'oublierai jamais. A suivi l'écriture de *La velue*, mon tout premier roman érotique, qui était aussi mon premier roman et celle de *Grismasques*. Tous deux ont été publiés aux éditions du Rocher mais Christian Jacques, à l'époque directeur littéraire de cette maison, a un peu saboté la carrière du second. Il avait été choqué par la drôle d'histoire d'amour de ce triangle amoureux.

La velue aurait pu aussi lui paraître choquant...

N.M. : C'est vrai, mais comme ce roman est teinté de fantastique, il n'avait pas été indigné. *Grismasques* a changé de titre et s'appelle désormais *Les souliers de Satan*, ce que je préfère. Ces deux livres sont aujourd'hui disponibles chez Tabou, un

éditeur que j'aime beaucoup. Ensuite, les *Contes pour petites filles perverses* ont reparu à la Musardine où est aussi sorti *Le bal du diable*. Puis je suis retournée chez Tabou avec les *Contes pour petites filles libertines*. *Rouge fou*, publié chez Flammarion en 1997 est plus littéraire, mais reste très érotique.

Cette touche fantastique que vous évoquez est fréquente dans votre œuvre.

Le fantastique me colle à la peau, comme le surréalisme. Je suis une mordue – et je ne revendique aucun chauvinisme – de Magritte et de Spilliaert, de Brel, d'Arno et Annie Cordy. De Yolande Moreau et de Jaco Van Dormael aussi. J'adore tous les belges décalés. J'aime profondément Simenon. Je suis très imprégnée de ma culture belge, davantage encore depuis que j'habite Paris.

Vous avez écrit plusieurs recueils de nouvelles érotiques. Est-ce un format qui se prête particulièrement à ce genre ?

J'ai toujours écrit beaucoup de nouvelles. À une époque, des éditeurs prétendaient que les nouvelles ne se vendaient pas, qu'ils ne voulaient pas en publier. Bizarrement le genre érotique était une exception. Mais je ne me dis jamais : « Je vais écrire une nouvelle, un roman, un poème. » Ça vient comme ça vient, sans choix ni stratégie de ma part. Aujourd'hui, j'ai moins envie d'écrire des livres érotiques, je suis plus attirée par l'humour noir. J'y introduis tout de même de l'érotisme, mais avec drôlerie.

Mémé Cornemuse



Nadine MONFILS

22 MC 69

Nadine Monfils - doc. Babelio © DR

Qu'est-ce qu'un livre érotique réussi ?

Je n'aime pas du tout l'érotisme pour midinettes de *50 nuances de Grey*. Je suis convaincue que l'érotisme est intimement lié à la poésie. Pour ma part, j'ai été nourrie par André Pieyre de Mandiargues et je place *Le château de Cène* de Bernard Noël par-dessus tout, je n'ai rien lu de plus érotique que ce roman. Je suis tombé amoureux de Bernard Noël après la lecture de ce livre. J'ai vécu avec lui une des plus belles histoires d'amour de ma vie. Nous continuons à nous voir, à nous écrire. Malgré son âge, il a gardé tout son charisme.

Ce que vous écrivez est très visuel, plein de couleurs. Pourtant ce sont les mots qui semblent donner l'élan au texte, à l'imaginaire.

La peinture et le cinéma m'inspirent beaucoup, peut-être plus que la littérature. J'aime la violence d'*Orange mécanique*, la luxuriance et l'exubérance de Fellini. Il n'y a pas d'art sans excès. Un écrivain doit oser s'aventurer au plus profond de lui-même. Rester au bord de soi, des choses, ne mène à rien. Créer, c'est se mettre en danger, sans quoi la petite flamme s'éteindrait. J'ai commencé à écrire à huit ans et je n'ai jamais arrêté. C'est comme si j'étais née dans le jardin d'Alice au pays des petites horreurs. Plusieurs choses ont déclenché cela : mon enfance, mes lectures de Lewis Carroll... *La Belle et la Bête*, que j'ai reçu de mon institutrice à l'âge de cinq ans, m'a ouvert à l'érotisme je crois. Cette femme



amoureuse d'une bête, une bête à l'intérieur de laquelle se cache un prince a déclenché en moi quelque chose d'animal, de sauvage, la méfiance des apparences aussi. Il y a un peu de *La Belle et la Bête* dans tous mes textes.

L'univers de l'enfance est intimement lié à l'érotisme dans votre œuvre.

Toujours. Même Mémé Cornemuse est une gamine, une sale gamine il est vrai. Elle est arrivée à un âge où on retombe en enfance. Elle a ce truc-là. Mes grand-mères étaient jouettes, elles faisaient des farces. Elles étaient moins adultes que mes parents. Avec le personnage de Mémé Cornemuse qui, à sa façon est une femme-enfant comme il y en a beaucoup dans mes livres, même si elle est vieille et graveleuse, je boucle quelque chose. Mon enfance, inoubliable, fantasque, a complètement nourri mon imaginaire. J'y suis restée très chevillée. Aujourd'hui encore, physiquement, je garde des trucs de gamine, des petites tresses... Ce n'est pas que je refuse de vieillir, non, mais j'ai envie de continuer à m'amuser. Quand j'écris, je joue. L'écriture est ma cour de récréation.

Dans vos romans et vos nouvelles, l'érotisme semble s'opposer à l'amour.

L'amour évolue beaucoup. La passion ne dure que quelques mois et peut être très douloureuse, elle met à mal jusqu'à en crever. Elle nous plonge dans un état que l'on peut préférer fuir. En même temps, elle fait oublier la mort, tout en s'en approchant, d'une certaine manière.

Après l'effervescence, dans le meilleur des cas, elle devient une belle histoire d'amour, d'amitié ou de tendresse. On cesse de fantasmer l'autre, on le voit tel qu'il est réellement. À une époque de ma vie, chaque fois qu'une histoire d'amour tiédissait, que la passion s'amenuisait, je parais revivre une autre histoire, une autre passion. J'en avais un besoin irrépressible. C'était comme marcher sur une corde au-dessus d'un précipice. Or cette sensation-là, je la vivais déjà avec l'écriture. Aussi, à un moment, j'ai ressenti la nécessité de poser mes valises sur une île. Depuis dix-sept ans, je vis avec mon mari. Il a sept ans de plus que moi. Il me guide dans ce que je suis, tout en me laissant une totale liberté. Son regard sur moi est protecteur, bienveillant, érotique. Il connaît mes secrets, mes dérivés. Il est mon premier lecteur. Je ne pourrais envisager d'être avec un homme qui m'aime et n'aime pas ce que j'écris, ou inversement. Lui, il aime les deux. J'en ai besoin pour avoir confiance en moi, pour écrire et m'aventurer aux confins de moi-même.

La biographie de votre page Wikipédia commence ainsi « Mariée, mère de deux enfants, Nadine Monfils a enseigné la morale et publié en même temps son premier livre *Contes pour petites filles perverses au Cri*. » C'est on ne peut plus décalé avec le contenu de vos livres...

Pourtant, c'est exact. Il faut dire que je suis pleine de paradoxes. J'ai vécu une vie à la fois très sage et très libre. Quand je me suis mariée pour la première fois, je voulais une

vie conventionnelle à l'image de ce que mes parents attendaient de moi. Je les aimais beaucoup, je ne voulais pas leur faire de peine. Je me suis très vite rendu compte que je ne pouvais pas vivre ça, ce n'était pas moi. Alors, je suis alors tombée éperdument amoureuse d'un peintre, du même âge que mon père. Nous avons vécu une très grande histoire d'amour, et cela m'a ouvert les yeux. Sans lui, je n'aurais sans doute pas écrit de livres érotiques. Chaque livre érotique est attaché à une histoire d'amour, parfois plusieurs livres le sont à un même homme.

On ne sait jamais, dans vos textes érotiques, à quel niveau de la réalité on se situe...

Écrire, c'est créer un nouveau monde, empreint d'imaginaire et de réalité. Je ne vois pas trop l'intérêt d'écrire quelque chose que je vis ou que je peux voir tous les jours. J'ai souvent cette discussion avec Jean-Pierre Jeunet. Pour lui, Amélie Poulain est le côté fantasmé de Montmartre. Si un film colle de trop près à la réalité, j'ai l'impression de regarder le journal télévisé. Dans *Le huitième jour* de Jaco Van Dormael, quand Luis Mariano s'assied sur le capot de la voiture, ça me fait rêver...

Quelques références :

Maboul Kitchen, La dernière aventure de Mémé Cornemuse, Paris, Belfond, 2015.

La velue, Noisy-sur-École, Éditions Fragrances, 2014.
Chez Tabou éditions : *Contes pour petites filles libertines, Contes pour petites filles criminelles, Nuits retroussées à Venise, Les souliers de Satan*.

À la Musardine : *Contes pour petites filles perverses, Le bal du diable*.

UNE SUBVERSION SANS TAPAGE : **CAROLINE LAMARCHE**

JEANNINE **PAQUE**

Quand j'ai annoncé à Caroline Lamarche que ce portrait paraîtrait dans le numéro thématique du *Carnet dévolu à l'érotisme*, elle a réagi aussitôt en me disant que cela n'était plus son objet.

Ce ne pouvait être, à mes yeux, une réaction vraiment négative, une fin de non-recevoir. Ce propos demandait enquête, réflexion, discussion.

Ce que nous avons entrepris, par téléphone, mails et lors de rencontres. Il n'était évidemment pas question d'exclure l'écriture de l'érotisme de son œuvre passée et présente. Mais il fallait en définir l'incidence, en circonscrire le rôle exact.

Reconsidérer l'ensemble de sa production. Noter la récurrence thématique en question mais aussi la relativiser. Et pour cela peut-être aussi confronter les points de vue de l'auteur et du lecteur.

LA CHOSE ET LE MOT

Ce qui est clair, c'est que Caroline Lamarche ne veut pas être enfermée dans une catégorie. Comme auteure de *La nuit l'après-midi*, *Carnets d'une soumise de province* et même *Mira*, en tout cas pour *La barbière*, elle considère que l'étiquette « érotique » l'accompagne trop systématiquement, qu'elle occulte toute une partie de ses publications et peut même en occasionner, stupidement, faut-il le dire, l'écart ou le rejet. Ainsi qu'il est arrivé aux lecteurs qui découvraient les *Carnets* en Folio et ne sont pas allés au-delà. Ces livres dits « érotiques », elle les considère d'abord comme des *histoires* et insiste sur le fait qu'ils sont publiés par des éditeurs généralistes, littéraires.

Certes elle est heureuse et fière de ces livres-là. Quel était, quel est encore son intérêt pour l'érotisme ? « *C'est l'intérêt pour l'amour, la guerre des sexes, la connaissance par les limites.* » C'est en outre le lieu qu'elle a choisi pour observer l'humain, soi et l'autre.

À considérer cette séquence qui va de *La nuit* à *Mira*, on se rend compte que ces textes s'enchaînent et révèlent la trajectoire d'une femme, le personnage sinon l'auteure, qui devient de plus en plus autonome pour aboutir à cette définition d'une femme libre, affranchie, complice des hommes seulement si elle le veut. C'est elle désormais qui a la main. Mais ne nous y trompons pas et gardons-nous d'un jugement qui recourrait à

quelque évaluation morale ou qualitative. Cette suite, pour ne considérer qu'elle provisoirement, signale bien plus qu'une évolution de mentalité et indique avant tout un cheminement littéraire. D'un *je* quasiment autoréflexif, monologuant et donnant à lire sa parole dans *La nuit*, la narratrice a ensuite assumé pleinement son énoncé. La communication est évidente alors, la soumise, celle qui se nomme elle-même la Renarde, est la seule responsable des messages qu'elle envoie à son maître, parce qu'il fallait *signer* cet étonnant rapport. Cet emploi répété de la première personne dans ses écrits, non seulement les érotiques mais d'autres encore, comme *La chienne de Naha*, serait-il destiné à créer l'illusion d'un investissement personnel ? On pourrait alors imaginer que l'abandon du *je* dans *La barbière* et ensuite dans *Mira* corresponde à une mise à distance, une libération.

Or l'écart est plus général et correspond peut-être davantage à un changement de régime. Passer au conte ouvre les frontières, autorise la fantaisie voire la fantasmagorie. Que Lamarche soit disponible, ouverte au fantasme, chacun de ses écrits le suggère. Parfois sous la forme d'une simple insinuation, un gauchissement soudain de la perspective, un signe peut-être infime comme la couleur de pommes, la résonance insolite d'un rosignol mécanique, le souffle d'une roue de vélo sur le chemin qui longe la rivière, la combustion d'un sucre qui caramélise amoureusement...

D'élévation en amplification, le choix s'affirme. Le récit s'ouvre alors comme un cri, rire ou alarme, peu importe la différence car la frontière entre les deux est poreuse. L'auteure installe et développe le concept du jeu. Calcul, exercice intellectuel par excellence, comme le requièrent les échecs, ou l'affrontement du hasard et la précarité. Mais tout n'est-il pas prévu ? Que conditionne la toute présence, combattue ou non, de la mort ?

Demeure la fascination pour la domination-soumission, qui imprègne, on peut l'affirmer, la quasi-totalité de l'œuvre de Caroline Lamarche, jusqu'aux derniers textes publiés à ce jour. Ainsi, cette relation encore évidente dans *La barbière* et qui s'en dégage dans les suites qui composent *Mira*. Sans aller jusqu'à évoquer une inversion des pôles, ce qui serait tentant à la lecture des deux récits suivants, on ne peut que constater un renversement de pouvoir. Selon Lamarche, cette modalité du lien a totalement cessé de l'intéresser : « *J'en suis sortie. Je suis sortie d'une forme de "soumission", par l'écriture. Même si je l'ai traitée par l'ironie, en subvertissant les clichés dans Carnets... ou par le conte débridé de La barbière, ce n'est plus mon lieu, il ne me fascine plus. Les personnalités dominatrices ne me subjuguent plus.* »

C'est sa conception du rôle de la femme qui, désormais, a changé. Hors littérature, mais aussi dedans, bien évidemment. Ses derniers livres l'on menée ailleurs. « *Mira comme la*



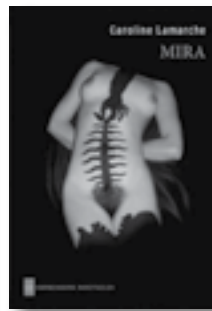
narratrice de La mémoire de l'air ont beaucoup d'ironie et de distance tout en étant au cœur des choses et en abordant des sujets graves : la mort du frère, le viol, la menace de suicide, la guerre des sexes, évidemment. Cela me plaît, cette liberté, cette manière "dégagée" d'exister, désormais. La peur de ne plus séduire n'est pas un problème... »

L'ÉROTISME LIÉ À LA MORT

Qu'il s'agisse d'érotisme ou non, l'ensemble des évocations tend souvent vers la dramatisation, teintée d'ironie peut-être. Il est vrai

que pour Caroline Lamarche, la mort est toujours présente en arrière-fond, dit-elle : « *... pour une raison personnelle, familiale, intime, qui m'accompagne tous les jours de ma vie. Bataille dit à propos de l'érotisme qu'il est toujours lié à la mort. Certains livres que j'ai écrits sont une manière pour moi de déplacer la violence. Je n'exclus pas d'avoir, dans ma vie, projeté cette violence intérieure dans certaines relations, d'avoir rencontré mes pairs en violence.* »

Plutôt que la fascination pour la mort, ce qui domine dans les livres et dans les déclarations de Caroline Lamarche, c'est



page de g. Caroline Lamarche
© Michiel Hendryckx

sa fascination pour l'amour ou pour l'amitié amoureuse, pour le mélange d'estime, d'admiration, de plaisir d'être avec l'autre, cette joie tout simplement. « *Tout lien a une composante érotique cachée. Et l'intelligence et la curiosité sont toujours érotiques, à n'importe quel âge, et entre générations parfois distantes, dans un brassage souvent inattendu. Cela met en branle les forces vitales, le renouvellement de la personne.* » Et d'ajouter que les femmes lui semblent de plus en plus belles et que sa solidarité avec elles se développe constamment. À les observer, elle constate que malgré une égalité apparente, les choses sont tout aussi dures, voire plus dures qu'autrefois, et que leur invisibilité, même dans le domaine de la culture et des arts, est préoccupante. L'occupation du terrain est toujours le fait des hommes. Cette inégalité entre les femmes et les hommes serait peut-être encore plus grande à partir d'un certain âge, les femmes se retrouvant plus précarisées.

UNE EXPÉRIENCE CONSTAMMENT RENOUVELÉE

Toujours en devenir, Caroline Lamarche vit l'écriture comme un laboratoire, « *un terrain d'expérimentation, une recherche qui s'apparente davantage à la démarche des plasticiens ou des chorégraphes, qu'à la création littéraire qui est tributaire, en France du moins, d'une tradition vraiment lourde...* » Elle veut, à chacun de ses livres, se sentir

vraiment libre et choisir un dispositif déférent. Qu'il s'agisse du point de vue, du ton, du genre de récit. Très sollicitée par des événements actuels, elle prend part à la vie sociétale et en nourrit sa réflexion. Il lui plairait d'ailleurs, mais elle ne sait pas si elle en est capable, de faire toute autre chose, un roman à suspense, par exemple, une saga familiale, ou encore s'emparer d'un personnage historique : « *C'est chaque fois un défi, le défi de la "fiction", de l'écart avec le réel, et chez moi, le dispositif change souvent, ce qui brouille mon image, dérouté mes lecteurs et parfois mes éditeurs...* » Contrairement à bien des auteurs de langue française, elle pratique cette variété qui n'effraie pas les éditeurs anglosaxons, allemands, flamands et autres, elle choisit de ne pas correspondre à un genre, mais d'en courir plusieurs à la fois et de ne savoir jamais d'avance où elle sera au livre suivant. Le livre, l'écrit est un espace de liberté. Cette pluralité de formes possibles, elle la fait sienne, toujours proche du poème sans doute, mais aussi de la diversité des travaux qu'on lui commande¹ – part méconnue mais non négligeable de son travail. Ce qui n'exclut nullement, au contraire, la rencontre et même le désir de sujets difficiles à traiter. Cette confrontation avec l'écriture à cru, oserait-on avancer, s'est d'abord mise en branle dans les écrits qualifiés et qualifiables d'érotiques, peut-être laboratoires premiers ou d'excellence. Quel qu'en soit le sort aujourd'hui,

il en demeure le meilleur, un style parfaitement identifiable.

« *Pour la femme qui raconte, c'est la mobilité de son existence, sa subversion sans tapage qui lui permettent d'être comme l'oiseau : tantôt en vol, tantôt se posant pour chanter. Une manière d'être à la fois libre et précaire, illustrée par autant d'épisodes qui font de l'ambivalence amoureuse – de ses ruses, de ses accidents – l'échiquier même du jeu qu'est sa vie.* » (note d'intention pour un livre à venir)

Références :

La nuit l'après-midi, Spengler, 1995, rééd. Minuit, 1998.
Carnets d'une soumise de province, Gallimard, 2004.
La barbrière, Les Impressions Nouvelles, 2007.
La chienne de Naha, Gallimard, 2012.
Mira, Les Impressions Nouvelles, 2013.

1 Cf. exemple : « The house of opportunity », texte pour le catalogue de l'exposition Michael Borremans, Bozar, 2014 ; « Printemps furieux » et autres textes, sur des gravures de Max Klinger, dans *L'Ombilic du rêve*, catalogue de l'exposition, sous la direction de Sofiane Laghouati, La Lettre Volée/Musée royal de Mariemont, 2014 ; « Mettre bas », dans *Berlin De Bruyckere*, Fonds Mercator, 2014 ; « L'au-delà des Big Data, rencontre avec Vincent Blondel », dans *Géodésiques, dix rencontres entre science et littérature*, L'Arbre de Diane, 2015 ; « Une œuvre, une seule », dans « The space between the notes », Bozar, 2015.

SEXUALITÉS, GENRES ET ENGAGEMENTS

ENTRETIEN AVEC CHRISTINE AVENTIN
ET ÉLISA BRUNE

NAUSICAA DEWEZ

Élisa Brune a entrepris, depuis plusieurs années, une enquête sur l'archipel de la sexualité des femmes. Les résultats de cette tentaculaire investigation ont déjà fourni la matière de plusieurs ouvrages. Depuis son premier livre, *Le cœur en poche*, Christine Aventin interroge elle aussi inlassablement les ressorts de la sexualité. Une exploration qui passe souvent par le sujet Aventin – l'autofiction est au cœur de sa démarche littéraire – mais aussi par le dialogue pointu, critique, avec l'œuvre de Catherine Breillat. Réunies pour un entretien croisé à l'occasion de ce numéro du *Carnet* consacré à l'érotisme, les deux écrivaines parlent de la place de ce dernier dans leur écriture et évoquent leurs rapports contrastés au monde et à l'engagement.

Les genres littéraires par lesquels vous avez abordé l'érotisme ne sont pas les plus attendus, puisque vous y avez touché l'une par l'essai, l'autre par l'autobiographie voire l'autofiction. Qu'est-ce qui a motivé cette approche ?

Élisa Brune : J'ai toujours mis de l'érotisme dans mes romans, sous la forme classique de scènes érotiques. Elles font partie de la vie quotidienne ; je considère qu'on ne peut pas parler de la vie amoureuse d'un personnage sans évoquer cette dimension concrète, corporelle. Il y a eu trop de tabous et de censure à ce sujet dans le roman classique. Pour mener ce travail romanesque, j'ai été amenée à poser à des femmes des questions sur leur sexualité et en faisant cela, j'ai mis un pied dans un engrenage : les femmes me racontaient des inquiétudes, des parcours difficiles. Je me suis rendu compte de leur difficulté d'expression dans leur parcours sexuel. J'ai alors décidé de mener une véritable enquête sur la sexualité des femmes. La fiction m'a amenée au réel.

Christine Aventin : J'ai l'impression que tous mes textes sont des hybrides, qui mêlent entre eux non seulement les genres littéraires mais aussi le vécu et la fiction : c'est évident pour *Breillat des yeux le ventre*, mais c'était déjà le cas pour *Portrait nu* ou *Le désir demeuré*. Or j'ai toujours eu l'intuition qu'écrire et baiser relèvent du même rapport au monde et à soi. J'ai donc assez logiquement toujours mêlé les deux. Vouloir écrire le sexe, chercher à écrire le corps, m'inter-

roger sur ce qui/ce que traverse mon corps quand j'écris. Pendant l'écriture, le corps est dans une existence très jubilatoire : il se met entre parenthèses du monde et en même temps il vit des choses assez proches de ce qui peut arriver dans des situations sexuelles. Quand j'y pense, ce rapport s'est tissé, même si la conscience était moins forte alors, dès mon premier livre, *Le cœur en poche* ; j'avais quinze ans, j'étais pucelle et je fantasmais à mort sur les milieux interlopes parisiens. Après, j'ai arrêté d'écrire pendant dix ans, parce que je détestais ce que l'écriture m'avait fait être publiquement, et que l'histoire de ce bouquin, la mystification qu'elle contient, était vraiment quelque chose de très lourd pour moi. Pendant ces années-là, j'ai lu beaucoup de littérature érotique, en une tentative de constituer la petite bibliothèque de la parfaite gentlewoman. Je me suis rendu compte qu'il était extrêmement rare de trouver un texte qui puisse émouvoir physiquement non par le protocole habituel de l'érotisme, mais par une prise de risque dans la langue, dans la narration et dans la structure.

Donc la dimension corporelle, que vous décrivez comme essentielle dans l'écriture, est aussi présente dans la lecture ?

C.A. : Oui. *A fortiori* dans la lecture de pages volontairement explicites mais il peut arriver que des textes qui ne sont ni érotiques ni sexuels produisent des effets physiques incroyables.



Christine Aventin © DR

Élisa Brune © Les Grandes
Conférences Liégeoises asbl

E.B. : Je souscris pleinement à ce que Christine vient de dire, et qui me fait penser à certains éléments qui ont surgi dans l'enquête que j'ai menée sur la sexualité des femmes. J'y ai appris que c'est à partir de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècles qu'un carcan moraliste s'est refermé sur les femmes. Dans ce processus de coupure entre le corps des femmes et leur tête, la masturbation a été diabolisée, tout comme... la lecture, qui est devenue un passe-temps déconseillé pour les femmes et surtout les jeunes filles en vertu d'un parallélisme (justifié) entre l'érotisme physique et l'érotisme du transport induit par la lecture. Ce transport, on l'expérimente, évidemment, en lisant des œuvres érotiques, mais aussi – et c'est encore plus beau – dans de la littérature qui a à voir non avec la sexualité, mais avec l'Éros. Les cordes qui vibrent sont alors assez personnelles. Dans mon cas : la littérature de voyage, de nomadisme – quand elle est bien racontée, elle me met en transe et cette transe est érotique. Je lis par contre peu de littérature érotique. J'ai un peu exploré ce domaine après avoir commencé à travailler sur la sexualité. Je n'aime pas trop lire de l'érotisme, alors que l'écrire me plaît. J'ai l'impression que quand j'ai envie de lire de l'érotisme, je l'écris : ça correspond alors à ce qui me travaille, tandis que lire les textes de quelqu'un d'autre revient à entrer dans un fantasme qui n'est pas le mien.

Vous évoquez toutes les deux le pouvoir des mots écrits, capables de produire une transe érotique chez le lecteur. Ont-ils un pouvoir que l'image n'a pas ?

C.A. : J'ai travaillé sur l'œuvre de Catherine Breillat qui écrit et fait des films. Elle affirme que le langage cinématographique est plus puissant que la littérature, car il permet d'exprimer, ensemble et en même temps, la chose et son contraire. C'était d'ailleurs un de mes défis dans la structure de *Breillat des yeux le ventre* : lui donner tort, atteindre par les mots ce qu'elle nomme l'« idéogramme ». En ce moment, je travaille sur un film porno autofictif, féministe et lesbien que je co-écris et dans lequel je joue. Je le conçois comme étant possiblement le cinquième chapitre du *Breillat*. Après avoir écrit et théorisé que le corps est une fiction, je veux mettre ces idées à l'épreuve de l'image. Je travaille avec Margo Fruitier, une jeune réalisatrice très talentueuse. On a déjà tourné quelques scènes et c'est une putain d'aventure ! Une sacrée mise en danger ! La transgression par l'écriture, c'est quelque chose que je connais bien, que je pratique depuis longtemps, mais un tournage, c'est de l'inconnu pour moi ! Cette expérience me permet d'éprouver, avec mon corps, toutes ces hypothèses formulées mentalement, je vérifie en quelque sorte qu'elles ne

sont pas juste des théories d'écrivain assis bien à l'abri derrière son écran.

E.B. : Mais l'écriture peut aussi être un procédé pour vivre des expériences.

C.A. : Ici, je cherche à comprendre ce qui se passe physiquement : qu'est-ce qu'un corps autofictif par rapport à une parole autofictive ? Volontairement, le film n'est pas pré-scénarisé ; la réalisatrice et moi sommes dans l'improvisation, nous testons en permanence les résistances et les limites, les moyens cinématographiques. Nous interrogeons les codes du porno tout en nous les appropriant : c'est un film féministe.

E.B. : Cette démarche me paraît passionnante et nécessaire, parce que le porno, ou du moins la représentation explicite du sexe au cinéma, a été codifiée et fossilisée par le désir masculin uniquement, jusque récemment du moins. La voix des femmes met beaucoup de temps à se faire entendre : ça fait assez longtemps qu'elles ont accès à la place publique et à l'expression artistique et ce discours sur comment *elles* ressentent la pulsion sexuelle, sur comment *elles* veulent la représenter et la voir tarde à venir. Ce décalage temporel n'est finalement pas si étonnant : quand on déverrouille la cage, il faut un certain temps pour que l'animal sorte. Il faut plusieurs générations pour que les mentalités changent. Les femmes ont beau pouvoir faire ce qu'elles veulent aujourd'hui, elles ne le font pas et n'imaginent même pas pouvoir le faire. Par exemple, parmi celles qui consultent un



sexologue, beaucoup disent qu'elles n'ont pas de fantasmes, qu'elles ne savent pas ce que c'est – ce qui prouve à quel point a été intériorisé le discours selon lequel les femmes n'ont pas de libido, ne sont pas des êtres sexuels. J'accueille donc avec beaucoup d'intérêt tout ce qui jaillit enfin du tréfonds du ressenti féminin et le lieu le plus difficile à investir est la pornographie. Ça vient, mais c'est long. La Suédoise Mia Engberg l'a fait avec sa série de courts métrages pornographiques *Dirty Diaries*.

C.A. : Le porno est en effet le lieu de la réappropriation par excellence. Ce film que nous tournons joue sur les codes de l'autofiction ; je ne suis donc pas là comme comédienne incarnant un personnage, mais comme Christine Avenir : le film interroge la tentation de vouloir dissocier le corps pornographique, du corps maternel, du corps écrivant, du corps social – toutes les strates de ce corps par lequel on existe dans sa vie – alors qu'il faudrait pouvoir les superposer comme étant pleinement constitutives d'une seule et même existence, dont aucune part n'est moins légitime qu'une autre.

E.B. : C'est ce qu'a fait Catherine Millet avec *La vie sexuelle de Catherine Millet*. Ce livre est un moment marquant dans l'expression de la libido féminine. Il a fallu que des gens autorisés sur le plan intellectuel – Catherine Robbe-Grillet, Catherine Millet – montrent l'exemple, affirment qu'on peut être fortement sexuelle et ne pas s'en cacher, que ce n'est pas nécessairement une marque de marginalité

ou d'infamie et que ça peut aller de pair avec une vie intellectuelle intense. Ces pionnières prennent des risques et montent au créneau en leur nom propre. Pour ma part, je préfère protéger ma vie privée, mais je vais enquêter dans tous les milieux pour donner à entendre le vécu sexuel de beaucoup de femmes.

Considérez-vous néanmoins votre travail comme militant ou engagé ?

E.B. : Mes livres sont engagés et moi je reste en retrait. Je ne veux pas que ma vie devienne un combat. Mais tout ce que je publie est de la matière libératrice pour celles qui voudront s'en emparer. S'il y a encore des femmes qui passent à côté de tout ce qui est à leur disposition et se morfondent dans une vie sexuelle bloquée, il faut qu'elles se réveillent et qu'elles se mettent à chercher. L'information est là. À chacune de faire une partie du chemin.

C.A. : Dans ma vie, je me sens vraiment en lutte, en résistance, dans une recherche active d'issues. Ça ne se traduit pas nécessairement par de grandes choses, mais j'ai intégré le slogan féministe qui dit que « le personnel est politique ». Tout choix, ou tout non-choix d'ailleurs, est politique. Peut-être que le fait d'être gouine m'a amenée à cette voie-là : la question s'est vite posée pour moi de savoir si je vivrais dans mon placard en offrant une façade conforme ou si j'affronterais radicalement mon milieu homophobe. Et quand je dis « gouine », et non lesbienne ou homo, c'est encore une façon de signaler qu'au-delà de la simple orientation sexuelle, il y a de multiples

façons de revendiquer une identité. Maintenir ces questions dans le secret de la vie privée est une façon de faire perdurer les tabous, et de permettre à la pensée dominante de continuer à ronronner ! Les transgressions et les marges doivent être rendues visibles, rien que pour attester de leur existence. L'impudeur est en ce sens un impératif moral. Bizarrement, je ne considère pas que mes textes soient engagés. Simplement, je me fixe pour règle d'être à l'endroit juste de ce qu'il y a à dire. C'est dans les réactions de mes lecteurs que je me rends compte, après coup, de cet engagement, au regard des effets qu'ils produisent.

E.B. : En fait, la position qu'on prend par rapport à l'engagement est en partie liée au hasard des circonstances de temps et de lieu dans lesquelles on est parachuté à la naissance. Hétéro, je n'ai pas été confrontée à cette question de rendre visible ou non mon orientation sexuelle. Par contre, beaucoup d'éléments de ma vie sont différents du modèle standard, mais je n'ai dû vaincre aucun obstacle majeur – mon époque et mon milieu sont tolérants. Je vis donc ma liberté de manière non problématique. Si j'étais née en 1920, j'aurais dû taper sur les murs pour mener cette vie-là, ou vivre cachée.

Écrivez-vous vos livres avec l'idée de l'impact qu'ils pourraient avoir sur ceux qui les liront ?

E.B. : J'ai trois types d'écriture. Quand j'écris du roman, c'est pour me faire plaisir, je ne pense pas vraiment à un lecteur. Pour la vul-



garisation scientifique (hors des livres sur la sexualité), c'est également pour me faire plaisir, mais c'est aussi pour faire œuvre de transmission entre des scientifiques jargonnant et un grand public intéressé par ces problématiques. Quand j'écris sur la sexualité des femmes, c'est pour un public demandeur d'information à la fois scientifique, sociologique et psychologique. Et là, j'ai l'impression de faire œuvre d'éducation, en premier lieu pour des femmes qui ont du mal à trouver leur épanouissement, mais aussi, par ricochet, pour des hommes qui sont leurs interlocuteurs dans le couple hétérosexuel. Ce travail d'éducation reste à faire : nous n'avons pas un accès organisé à une information de qualité sur la sexualité. Toute l'information est disponible sur Internet et pourtant les gens se cantonnent le plus souvent à quelques maigres sources. J'écris donc dans une volonté d'information et de dédramatisation. C'est aussi pour cela que j'écris dans un style décontracté voire humoristique. Dans mon dernier livre, *Le salon des confidences*, j'ai panaché l'informatif et le ludique : j'ai traduit des témoignages de manière littéraire, et j'essaie ainsi d'être à la fois dans l'éducation et dans l'Éros. C'est une sorte de prolongement logique, me semble-t-il : quand on a assaini le terrain en desserrant les garrots, on peut mettre les lecteurs et surtout les lectrices sur la voie de se reconnecter à leur fibre désirante. Je reçois très régulièrement des remerciements de personnes qui expriment à quel point mes livres leur ont fait du bien. Ils rencontrent une demande et c'est gratifiant.

C.A. : Quant à moi, il m'arrive souvent quand j'écris de devoir éviter de penser à certaines personnes. Par exemple, pour *Breillat des yeux le ventre*, imaginer le regard de Breillat sur mon livre aurait été comme une entrave. J'ai dû éviter aussi de penser à mon fils, qui en est pourtant le dédicataire ! L'idée qu'il lira un jour ce livre reste quelque chose de terrible pour moi. Mais bon, la littérature, ce n'est ni de la séduction, ni de l'alibi, ni de la bienséance ; il faut, coûte que coûte, réussir à tracer sa voie. La seule fois où j'ai explicitement ciblé un lectorat, c'était pour *Red Shoes*, une pièce de théâtre que j'ai écrite en réponse à une commande très précise ; il s'agissait de parler aux adolescents des normes de genres et de sexualités, de mettre en place des stratégies de déconstruction, sans être didactiques mais de manière claire et percutante. Et en fait, c'est drôle, parce que la plupart des programmeurs ont eu peur de montrer ce spectacle aux jeunes, mais par contre j'ai appris que mon texte avait beaucoup circulé dans les milieux anarco-féministes ! Comme quoi, un texte conçu pour des non-initiés peut aussi faire écho chez des lectrices expertes !

Travaillez-vous actuellement encore sur la sexualité ou l'érotisme ?

E.B. : Oui. J'ai écrit *La révolution du plaisir féminin* à la suite de la question d'un lecteur du *Secret des femmes*. Et maintenant encore, les lecteurs me relancent sur ces sujets, donc l'investigation continue et je trouve beaucoup de nouveaux éléments. Il faut dire que l'orgasme

féminin comme sujet d'investigation est très récent et étonnamment balbutiant.

C.A. : Le film auquel nous travaillons, Margo Fruitier et moi, est au cœur de ces questions. C'est une interrogation sur l'obscurité, sur la multiplicité identitaire des femmes, sur la pudeur, le tabou, la transgression. Nous ne tournons pas de manière continue ; nous avons besoin de sas pour réfléchir, questionner, décanter. C'est une élaboration de longue haleine, dont nous ignorons combien de temps elle durera et jusqu'où elle nous mènera. Mais pour ce que j'en ai vu et vécu jusqu'ici, je suis très fière de ce que nous faisons !

À côté de ça, je suis en train d'écrire des poèmes à mettre en musique pour un album de rock... Un autre mixte des genres !

Quelques références

Christine AVENTIN :

Le cœur en poche, Mercure de France, 1988.

Portrait nu, Le Cercle, 2005.

Le désir demeuré, Le somnambule équivoque, 2006.

Red Shoes, Maelström, 2012.

Breillat des yeux le ventre, Le somnambule équivoque, 2013.

Élisabeth BRUNE :

Alors heureuse... croient-ils ! La vie sexuelle

des femmes normales, Le Rocher, 2008.

Le secret des femmes. Voyage au cœur du plaisir

et de la jouissance, avec Yves Ferroul, Odile Jacob, 2010.

La révolution du plaisir féminin. Sexualité et orgasme, Odile Jacob, 2012.

Le salon des confidences. Le désir des femmes et le corps de l'homme, Odile Jacob, 2013.

70 AUTEURS CONTRE LA TABELLE

La Libre Belgique a publié, dans son édition du 14 avril 2015, une tribune, cosignée par 70 auteurs belges, protestant contre la **tabelle**, cette majoration du prix des livres publiés en France lors de leur vente en Belgique. Appliquée à l'origine pour couvrir les frais de douane et les fluctuations dues au cours du change, cette pratique a aujourd'hui perdu sa raison d'être, mais elle continue néanmoins à être imposée par certains distributeurs, avec entre autres conséquences, une grave mise en difficulté des libraires belges, puisque des concurrents tels qu'Amazon vendent des livres au public belge sans être soumis à la tabelle.

La tribune a été suivie par la mise en ligne d'une pétition, qui a reçu plusieurs milliers de signatures (<https://lapetition.be/en-ligne/Le-meme-livre-au-meme-prix-en-Belgique-et-en-France-15658.html>)

PRIX LITTÉRAIRES

L'**Académie royale de langue et littérature française de Belgique** a remis le 14 mars 2015 ses différents prix littéraires. Le **prix André Praga** va à Bernard Cogniaux pour sa pièce *Finement joué* ; Ghislain Cotton est le lauréat du **prix George Garnir** pour son roman *Le passager des cinq visages* ; André-Joseph Dubois obtient le **prix Félix Denayer** pour son roman *Ma mère, par exemple* ; le **prix Georges Lockem** couronne le recueil

poétique inédit de Charline Lambert, *Chanvre et lierre* ; Béatrice Libert reçoit le **prix Jean Kobs** pour son recueil poétique *Écrire comme on part* ; le **prix Emmanuel Vossaert** récompense Jean-Claude Masso pour son essai *Trois chemins du Siècle d'Or en Espagne et au Mexique* ; le **prix Sander Pierron** distingue Jean-Pierre Orban pour le roman *Vera* ; le **prix Émile Polak** sacre *L'impossible nudité* d'Éric Piette ; *Histoire de Bruna* vaut à Marc Pirllet le **prix Eugène Schmits** ; le **prix Franz De Wever** revient à Giuseppe Santoliquido pour son roman *Voyage corsaire* ; le **prix Quinot-Cambron** est attribué à Daniel Salvator Schiffer pour son essai *Oscar Wilde. Splendeur et misère d'un dandy* ; Isabelle Stengers remporte le **prix Verdict-Rijdams** pour son essai *Une autre science est possible. Manifeste pour un ralentissement des sciences* et Jean-Claude Van Troyen est le premier récipiendaire du **prix André Gascht**, qui salue l'ensemble de son travail de critique.

Les **prix littéraires de la Fédération Wallonie-Bruxelles** ont été remis le mardi 21 avril en présence de Mme Joëlle Milquet, Ministre de la Culture. Ces prix, qui couvrent la diversité de l'activité littéraire en Fédération Wallonie-Bruxelles, sont décernés par des jurys indépendants, spécialistes des matières traitées (excepté le Prix du rayonnement des Lettres belges à l'étranger, attribué par la Commission des Lettres) et offrent un appui symbolique et financier aux



lauréats. Les **prix Paroles urbaines** ont distingué Sanzio (catégorie rap), Simon Raket (slam) et Grande Vacance et the Bridge (ex aequo dans la catégorie Spoken Word). Le **Prix du rayonnement des Lettres belges à l'étranger** va au Projet DrameEduca-tion porté par Jan Nowak et Iris Munos (Pologne). Le **Prix de la première œuvre** couronne le roman de Gérard Mans, *Poche de noir*. Le **Prix triennal d'écriture dramatique** distingue *Trilogie de l'Enfer* de Martine Wijckaert, tandis qu'Anne Brouillard reçoit le **Grand Prix triennal de littérature de jeunesse**. Enfin, le Prix quinquennal de littérature, qui couronne toute une carrière littéraire, est attribué conjointement à **Jean Louvet** et **Jean-Marie Piemme**.

Jacques Sojcher est le lauréat du **Prix de poésie Maurice Carême** 2015 pour son recueil *Trente-huit variations sur le mot juif*, paru chez Fata Morgana.

Le poète belge **William Cliff** a remporté le **prix Goncourt de la poésie**, un prix qui récompense l'ensemble de son œuvre. Plusieurs poètes belges figurent au palmarès de ce prestigieux prix décerné depuis 1985 : Liliane Wouters l'a reçu en 2000, Guy Goffette en 2010 et Jean-Claude Pirotte en 2012. L'Académie Goncourt a également décerné le Goncourt de la nouvelle, pour lequel les *Histoires assassines* de Bernard Quiriny figuraient dans la dernière sélection. Le prix est cependant revenu à Patrice Franceschi.

Le 6 mai 2015 a eu lieu la cérémonie de clôture du **Prix des lycéens**. Tout au long de l'année scolaire, les élèves des classes impliquées dans l'opération se sont familiarisés avec les textes et les auteurs nommés pour

le prix, avant de rendre leur verdict. Le Prix des lycéens de littérature 2015 est attribué à **Barbara Abel** pour *Derrière la haine*. Elle remporte également le Prix des délégués de classe ainsi que le prix Haute Tension.



Chacun des romans de la sélection a par ailleurs été couronné d'un prix spécial imaginé par les élèves : le Prix du plus beau regard sur les êtres est attribué à Geneviève Damas pour *Histoire d'un bonheur*; le Prix de la plus belle leçon de vie revient à Véronique Gallo pour *Tout ce silence* ; le prix Symphonie des mots récompense *Géronimo a mal au dos* de Guy Goffette et le prix Bousculez-moi va à Thomas Gunzig pour son *Manuel de survie à l'usage des incapables*.

NÉCROLOGIE

Jean-Luc Wauthier est décédé le 15 mars 2015. Son dernier recueil, *Sur les aiguilles du temps*, est paru en 2014 au Taillis-Pré.

André Romus est décédé à l'âge de 86 ans. Auteur de plusieurs recueils de poésie, il a entretenu, lors de son entrée en poésie, une longue correspondance avec Patrice de la Tour du Pin.

Née à Ixelles en 1945, **Gudule**, auteure de nombreux livres de littérature de jeunesse, est décédée le 21 mai.

EXPOSITION

L'exposition « Fleurs fatales » du Musée provincial Émile Verhaeren met à l'honneur la poésie d'amour de l'auteur des *Villes tentaculaires*, présentant notamment des éditions originales et bibliophiliques, des traductions, des partitions, des photos et des documents précieux.



L'exposition est à visiter du 7 juin au 29 novembre 2015 les week-ends, les jours fériés ou sur réservation de 11 h à 18 h. Lors des mois de juillet et d'août l'exposition est ouverte tous les jours, excepté le lundi.

Provinciaal Museum Emile Verhaeren
E. Verhaerenstr. 71, 2890 Sint-Amands

ACADÉMIE

L'Académie royale de langue et littérature française de Belgique a procédé à l'élection de deux nouveaux membres. **Amélie Nothomb** est élue au fauteuil de Simon Leys, en qualité de membre belge littéraire ; **Georges Kleiber** est élu au fauteuil de Gérald Antoine, en qualité de membre étranger philologue.

LE CARNET ET LES INSTANTS Trimestriel.
N° 187, du 1^{er} juillet au 30 septembre 2015.

ÉDITRICE RESPONSABLE Martine Garsou
Service général des Lettres et du Livre, Ministère de la Fédération
Wallonie-Bruxelles
44, boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles

RÉDACTRICE EN CHEF Nausicaa Dewez (02 413 33 04 - nausicaa.dewez@cfwb.be)

**ONT COLLABORÉ
AU PRÉSENT NUMÉRO** Éric Brogniet, Éric Clémens, Victoire de Changy, Serge Delaive,
Fanny Deschamps, Nausicaa Dewez, Pascal Leclercq, Christian Libens,
Béatrice Libert, Karel Logist, Jeannine Paque, Évelyne Wilwerth,
Michel Zumkir

L'iconographie a bénéficié de l'aide des Archives et Musée
de la Littérature (photothèque).

RÉDACTION carnet.instants@cfwb.be

SECRETARIAT Michelle Dahmouche (michelle.dahmouche@cfwb.be)

SITE INTERNET le-carnet-et-les-instants.net

GRAPHISME [nor] production (www.norproduction.eu)

N° vert de la Communauté française : 0800 20 000
Le Carnet et les Instants, Promotion des Lettres
Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, bureau 1A023
44, boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles
(Tél. : 02 413 23 21- Fax : 02 413 28 94
secretariat.promolettres@cfwb.be)

Imprimé en Belgique par l'imprimerie Chauveheid

LE CARNET et
LES INSTANTS



Caroline Lamarche © Estelle Michels

BLOG DE LA REVUE
le-carnet-et-les-instants.net



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE